

SOMMAIRE

Mise au point.....	La bataille du Chemin des Dames (1917)
Ressources et pistes pédagogiques...	Les témoignages de combattants
	Les JMO : le cas du 68 ^e B ^{on} de tirailleurs sénégalais
	Les « albums Valois »
	Utiliser <i>Google Earth</i> pour étudier la bataille
	Une approche par les arts

Contacts

EQUIPE DE REDACTION

Cédric Marty / Fabrice Pappola
professeurs d'histoire-géographie
chargés de mission

Sous la direction de
François Icher
IA-IPR histoire-géographie
Réfèrent mémoire – défense - citoyenneté

La bataille du Chemin des Dames. Histoire et mémoires (1917-2017)



Né en 1886 à Niort, Raoul Berthelé est ingénieur chimiste au moment où la guerre éclate. Il part le 2 août 1914 comme officier d'approvisionnement d'ambulances avant d'être affecté au service météo en mars 1917. A partir du 12 juin 1917, il dirige la station météo de la 6^e Armée à Berzy (Aisne). Ses photographies donnent à voir la vie d'un officier dans l'arrière-front. A la fin de l'année 1917 et au début de 1918, l'avancée de l'armée française lui permet de fixer avec son appareil l'étendue des destructions dans les zones de combat. Celles réalisées à l'ouest du secteur du Chemin des Dames, près de Nanteuil la Fosse ou du village d'Allemant (ci-dessus) donnent la mesure de la violence des combats qui s'y sont déroulés, lisible dans le bouleversement du sol, les troncs calcinés et les ruines du village. L'effet de désolation est accentué par la prise de vue panoramique et à la présence au premier plan d'un camarade de l'auteur, le capitaine Courtois.

Sources : Fonds numérisés par les Archives municipales de Toulouse et consultables en ligne, à l'instar de cette photographie légendée « Allemant. Panorama du village. 11/2/18. Cap. Courtois », (49Fi1263) ; 1914-1918 Images de l'arrière-front. Raoul Berthelé, lieutenant et photographe, ouvrage préparé par Rémy Cazals, préface de Geneviève Dreyfus-Armand, Toulouse, Privat, 2008, 128 p.

En quoi l'offensive d'avril constitue-t-elle une étude de cas pertinente pour enseigner la Première Guerre mondiale au collège ou au lycée ? Quelques éléments de réponse appuyés sur des ressources et des outils exploitables en classe...

« Cette trace de sentier, qu'on reconnaît quand même à son usure, bouleversé par les entonnoirs, c'est le Chemin des Dames. [...] Ce n'était que ça, ce chemin légendaire : on le passe d'une enjambée... [...] Ils sont là, trois cent mille, Allemands et Français, leurs bataillons mêlés dans une suprême étreinte qu'on ne dénouera plus, trois cent mille sur qui des mamans inquiètes s'étaient penchés quand ils étaient petits, trois cent mille dont de jeunes mains caressèrent le visage.

Trois cent mille morts, cela fait combien de larmes ? »

Roland Dorgelès, *Le Réveil des morts*, 1923

En quelques mots, Roland Dorgelès pose le lien étroit entre le déroulement de cette offensive et ses traces sur les paysages et les hommes. Revenir sur l'histoire de cette bataille, c'est porter son regard sur un lieu où la guerre s'est enlisée en 1914, sur un secteur relativement calme en 1915-1916 mais qui devient un calvaire pour le million d'hommes rassemblés en avril - mai 1917 pour prendre part à une opération donnée comme décisive. Se heurtant à des positions allemandes bien organisées et peu ébranlées par la préparation d'artillerie, dans la neige et la boue, les Français perdent 100 000 hommes en quinze jours.

Cette grande offensive est emblématique des batailles de la Première Guerre mondiale à plus d'un titre. Elle rend compte en premier lieu de la guerre de positions, qui sévit depuis l'automne 1914 et s'est constamment renforcée depuis. Les attaques lancées de part et d'autre en septembre-octobre 1914 se sont soldées par de lourdes pertes sans entamer réellement la croûte fortifiée. Le calme relatif cesse au printemps 1917 avec le lancement d'une offensive annoncée comme décisive. Conçue par Joffre et reprise par Nivelle à partir de décembre 1916, elle vise à provoquer la « percée » tant attendue et à renouer avec la guerre de mouvement. Pour ce faire, de gigantesques moyens humains et matériels sont mobilisés. Un million d'hommes sont déployés sur un secteur d'attaque de quarante kilomètres. En trois mois, les deux tiers de l'armée française passent par le Chemin des Dames, proportion comparable à la bataille de Verdun. Comme dans la Meuse ou sur la Somme en 1916, la concentration de pièces d'artillerie et le nombre de coups tirés témoignent de la dimension industrielle de la guerre : 5310 canons sont déployés ; 6,5 millions de cartouches de 75, 1,3 millions d'obus de 155 court et 434 000 coups de 120 sont prévus pour la première semaine. Le déferlement de fer et de feu rase littéralement les villages et fait disparaître toute végétation, laissant aux combattants le souvenir marquant du plateau décharné du Chemin des Dames.

L'offensive du Chemin des Dames présente des spécificités indéniables. Celles-ci tiennent d'abord à la topographie – différente d'un point à l'autre du champ de bataille – et au rôle des « creutes » – anciennes carrières de pierre –, des galeries et des tunnels. Ces abris protègent les soldats du froid ou des bombardement et sont insérées dans le système défensif allemand. On relève également l'utilisation d'armes nouvelles avec, pour la première fois, devant Berry-au-Bac, le baptême du feu des chars d'assaut français : une centaine d'engins lourds, cuirassés, équipés d'un canon de 75 à faible portée sont engagés en colonnes le 16 avril 1917. On est encore dans une phase d'expérimentation et les tâtonnements se révèlent coûteux. L'emploi groupé des chars se révèle peu efficace : rapidement repérés par l'artillerie allemande, les engins blindés sont en effet pris pour cibles et s'enflamment.

L'échec va au-delà de cet épisode : se heurtant à des positions allemandes bien organisées et peu ébranlées par la préparation d'artillerie, dans la neige et la boue, les Français perdent 100 000 hommes en quinze jours. L'évacuation des blessés s'avère inefficace et transforme la bataille en désastre sanitaire : les hôpitaux d'opération et d'évacuation à une dizaine de kilomètres des lignes sont submergés et ne disposent pas de suffisamment de lits, de blocs opératoires ou de chirurgiens pour faire face aux besoins.

Les raisons de l'échec de l'offensive sont multiples. Les conditions météorologiques sont exécrables et occasionnent chez les combattants de terribles souffrances. Le mauvais temps gêne considérablement la préparation d'artillerie et l'action de l'aviation. Par ailleurs, le renforcement du système défensif allemand à la veille de l'attaque par l'aménagement de blockhaus creusés dans le roc ou bétonnés, d'abris et de tranchées cimentés, multiplie les points de résistance. Le rôle de la topographie a également pu jouer un rôle – en particulier au-dessus de Craonne – même si la pente n'est pas partout aussi marquée.

A hauteur d'hommes, la situation est très différente d'un endroit à l'autre. Ici comme ailleurs, il convient donc de considérer la pluralité des expériences combattantes. Les nombreux témoignages font néanmoins mention d'une colère sourde et d'épisodes de refus d'obéissance collectifs, dont *la Chanson de Craonne* se fait l'écho.

Pour comprendre l'état d'esprit des combattants à l'issue du printemps 1917, il faut bien sûr souligner l'espoir suscité par la perspective d'en finir par une bataille décisive et rappeler le contexte national et international qui offre aux combattants de nouvelles opportunités d'action : la multiplication des grèves à l'arrière, signe de l'effritement progressif de l'Union sacrée devant les difficultés sociales, et la révolution russe de février 1917 – d'autant plus pesante que des soldats russes participent à l'offensive du Chemin des Dames – donnent aux combattants le sentiment que leur action peut aboutir. Le remplacement de Nivelle par Pétain, jugé plus économe, accentue d'ailleurs l'expression des récriminations au sein de l'armée, les mutins y voyant l'opportunité de se faire entendre.

L'offensive du Chemin des Dames permet ainsi de lier des événements souvent traités de manière distinctes : la porosité entre le monde des civils et celui des combattants, la circulation des informations sur le front et l'impact d'un événement international comme la révolution russe.

Elle permet enfin d'aborder la question des mémoires de la Première Guerre mondiale. Sur le Chemin des Dames se croise ainsi dans les années 1920 une mémoire héroïque – centrée sur l'engagement des chars devant Berry-au-Bac –, tragique – autour du cimetière de Cerny-en-Laonnois – ou pacifiste devant le monument des Basques ou dans le village de Craonne. L'éparpillement des lieux de mémoire, l'ombre de Verdun et le malaise à l'égard de l'épisode des mutineries sont autant de facteurs qui ont longtemps limité la portée des commémorations dans ce lieu. Il semble cependant qu'après la polémique née du discours du premier ministre Lionel Jospin à Craonne, en 1998, demandant à ce que les mutins réintègrent la mémoire nationale, le Chemin des Dames réussisse enfin à retrouver sa spécificité et une visibilité nationale à l'heure du centenaire.

Comment exploiter les témoignages ? Pistes pédagogiques

La Grande Guerre a généré une vague de témoignages sans précédent. Leur contextualisation et leur croisement ne permettent pas seulement d'amener les élèves vers davantage de complexité ; ils induisent une réflexion critique sur les apports et les limites de chaque document.

Quasiment tous les manuels scolaires proposent une large sélection d'extraits de témoignages, juxtaposés pour restituer le «vécu-type» de la guerre. Pourtant, faute d'éléments précis sur le contexte de la rédaction, l'identité de l'auteur et le contexte des événements relatés, chaque témoignage est comme vidé de ce qui justement en fait la spécificité, à savoir la singularité et la subjectivité du témoin, laissant les élèves le sentiment d'une guerre vécue uniformément par tous.

Or, la guerre n'a pas été la même pour tous. Ainsi aborder la bataille de Verdun à partir de plusieurs témoignages - ceux d'un fantassin et d'un artilleur par exemple - permet bien sûr aux élèves de noter la violence des bombardements, mais également de constater la différence entre tenir une position à quelques centaines de mètres de l'ennemi et servir dans l'artillerie lourde à plusieurs kilomètres de la première ligne. Les souffrances et les risques ne sont pas les mêmes, comme en atteste le pourcentage de pertes françaises par rapport aux mobilisés, sur l'ensemble de la guerre : 6 % dans l'artillerie, près de 23% dans l'infanterie. La même rigueur s'impose devant les sentiments ou les jugements des combattants, qui dépendent étroitement de la personnalité de chacun et des situations vécues, afin d'éclairer les évolutions et les ambivalences au sein des témoignages. Il permet par exemple de comprendre ce fantassin, qui, apprenant la mort d'un camarade, jure de le venger en tuant le plus d'Allemands possible, mais multiplie dans son carnet de guerre les marques d'empathie à l'égard de ses adversaires.

La sélection d'extraits ci-dessous est volontairement large tant par la longueur que par la diversité de leurs auteurs : on trouve ainsi quatre fantassins (Arnaud Pomiro, Paul Clerfeuille, Georges Gaudy et Gabriel Barret), un soldat du génie (Gaston Mourlot) et deux brancardiers (Xavier Chaïla et Lucien Laby).

Devant cette abondance de témoignages – même présélectionnés – plusieurs pistes pédagogiques se dessinent : chacun est donc libre de sélectionner un témoignage, afin de montrer, par exemple, l'évolution de l'état d'esprit d'un combattant en particulier (de l'espoir d'une offensive décisive à la déception voire la colère devant l'ampleur du désastre). On peut également choisir de comparer deux ou trois témoignages afin de souligner les observations convergentes (sur l'intensité de l'activité d'artillerie ou la désolation des paysages) et les

différences (la participation aux assauts d'un fantassin, le travail du Génie pour entretenir les réseaux de tranchées ou le désastre sanitaire vu par un brancardier). On peut enfin opter pour un scénario pédagogique plus élaboré en amenant les élèves dans un cadre coopératif, à travailler en groupe sur l'ensemble des ressources proposées sur *Google Earth* (voir plus loin). Les élèves sont alors invités à incarner Charles Delvert, combattant aguerri affecté en 1917 dans un état-major et qui tente de comprendre les raisons de l'échec de l'offensive afin de rédiger un rapport. Les élèves, en salle informatique, doivent alors s'organiser pour consulter l'ensemble des ressources et recueillir les indices en interrogeant tel ou tel témoin, en analysant les photographies et les cartes ou en suivant pas à pas le 68e bataillon de tirailleurs sénégalais. La reprise en classe est ainsi l'occasion de revenir sur les expériences de guerre à travers les résultats de cette enquête.

Présentation de Charles DELVERT

Né à Paris en 1879, Charles Delvert a étudié à l'Ecole Normale Supérieure. Agrégé d'histoire, il était professeur dans un lycée lorsque la guerre survint. Mobilisé en août 1914 comme lieutenant au 101e régiment d'infanterie, il témoigne des premiers mois de la guerre dans des carnets. Quatre fois blessé, il est appelé le 28 août 1916 au Grand Quartier Général puis détaché à l'état-major de la 5e Armée en octobre 1916. C'est donc du poste de commandement qu'il suit l'offensive du Chemin des Dames. Très critique vis-à-vis du haut commandement, il milite pour que soit prise en compte l'expérience des combattants.

"Les exécutants, eux, la connaissaient cette existence. On n'avait rien à leur apprendre à cet égard. Depuis plus de deux ans qu'on leur disait à chaque offensive: "Allez ! en avant ! Il n'y a rien devant ! Vous pouvez marcher la canne à la main" et qu'en arrivant sur les fils de fer des mitrailleuses les fauchaient comme blé mûr, ils avaient appris à ne plus avoir une entière confiance dans les assurances de victoires faciles."

Extrait de *L'erreur du 16 avril 1917*, Paris, L. Fournier, 1920, p. 13.



Sept témoignages sur la bataille du Chemin des Dames

Xavier CHAÏLA, un brancardier témoin du désastre sanitaire

Âgé de 28 ans à la mobilisation, Xavier Chaïla est un simple soldat, non professionnel de l'écriture qui, dans ses notes et ses souvenirs, raconte la bataille du Chemin des Dames qu'il a vécu en tant que brancardier. Son frère cadet Louis est tué le 25 juin 1917 à Hurtebise.

Extraits :

16 avril 1917. Pour nous, nous marchions avec la 2e division de cavalerie comme régiment à pied. [...] l'infanterie devant attaquer à six heures. Le feu de l'artillerie atteint alors sa plus grande intensité. Le ciel était une fournaise. On n'entendait rien au milieu du fracas des pièces. [...]

On passa l'Asine sans accident et tout marcha à peu près bien tant qu'on fut dans nos anciennes tranchées. Après, comme entre les deux lignes il n'existait pas de boyaux, on dut franchir la distance à découvert, mais les Boches, nous ayant aperçus, bombardèrent le passage avec des [obus de] 210. [...]

Il y eut plusieurs blessés que nous ramassâmes pour les porter en arrière, ce qui n'était pas une mince affaire, devant circuler dans des boyaux obstrués. Néanmoins, nous arrivâmes à un poste de secours de brancardiers divisionnaires qui refusèrent de recevoir nos blessés parce qu'on n'était pas de leur division. [...] Sur la berge du canal, il y avait au moins 400 blessés



grièvement. Le médecin chef était fou : quoique cette offensive fût prévue depuis longtemps, il n'existait rien pour l'évacuation des blessés. [...] C'était les prisonniers boches qui devaient évacuer avec des brancards sur une distance considérable.

Certains de nos blessés durent rester 48 heures sur la berge du canal, sous la pluie, le froid et les obus. Un grand nombre y succombèrent, faute d'avoir été soignés en temps utile.

[De retour dans la tranchée allemande où s'est installé son régiment] Il est impossible, sans avoir vu, de se figurer un pareil bouleversement. On se serait cru dans un paysage lunaire. Pas un pouce de terre qui n'eût été remué. Le sol était blanc de craie rejaillie des profondeurs. Il n'existait plus ni boyaux, ni tranchées, ni fil de fer, pourtant tout était en ciment armé.

[Il observe les traces des combats à proximité :] Un peu partout dans la plaine on voyait des tanks incendiés. J'en comptais 12 sur peu de distance. Il y en avait même dans les lignes boches. Ces tanks avaient fait bon ouvrage, mais ils étaient tombés sur des masses d'artillerie et détruits par les obus incendiaires. Les équipages se plaignaient des avions ennemis qui, volant à faible hauteur, leur lâchaient des bombes incendiaires qui mettaient le feu à l'essence des moteurs.

Malheureusement [...] on dut arrêter l'offensive qui s'annonçait si bien. [...] Nous perdîmes beaucoup de monde du fait du bombardement et cela pour ne rien faire.

17 avril : Nous passâmes la nuit en première ligne, toujours sous les obus. Au matin, nous nous dissimulâmes dans les trous d'obus [...]. Ce qui se passa alors fut épouvantable : imaginez un régiment couché dans des trous d'obus, en plein découvert, et subissant un marmitage* de plusieurs heures. Les gros obus arrivaient par 4 avec une précision mathématique. Quoiqu'on eût formellement défendu de bouger pour ne pas se faire repérer, à chaque instant on voyait des bras et des jambes sauter en l'air. On ne pouvait même pas secourir les blessés.

[... Ils reçoivent l'ordre de se replier dans l'après-midi non sans pertes. Lui-même manque d'être touché par un obus à plusieurs reprises et décrit ce qu'il voit...]

Des morts gisaient partout. On repassa l'Aisne et le canal dont les berges étaient bordées d'artillerie. Toutes les pièces se touchaient et tiraient à toute vitesse. [...]

J'endurai alors par la soif une souffrance atroce. Depuis longtemps, je n'avais plus rien dans mon bidon et je ne me sentais pas le courage d'aller plus loin.

[... Il se lance dans une description de son secteur de Berry-au-Bac...] Le village, entièrement détruit, est situé dans une cuvette. [...] Les Boches tenaient les hauteurs, à droit coulait l'Aisne, à gauche le canal aux trois quart comblé [et on devait boire l'eau du canal où croupissaient des cadavres] [...] Sur ce secteur, l'offensive avait complètement échoué. Les troupes d'assaut avaient avancé de 400 mètres et en avaient reperdu 200.

21 avril. [...] On est éreinté, sale et dégoûtant. Le moral est très bas, on en a assez et on demande la relève à grands cris. On n'a plus à manger que du singe*.

25 avril. On installe des crapouillots à 400 mètres des lignes et on apporte une quantité considérable de torpilles. Elles étaient déposées sur le sol et couvraient plusieurs hectares. Cela en vue d'un bombardement, suivi d'une attaque [... qui n'aura finalement pas lieu, une des torpilles tombant sur des soldats français, tuant neuf hommes et en blessant 16...] Ce qui tua les uns fit du bien aux autres car on y serait resté tous. [...]

26 avril : « nous restons encore la nuit et la journée dans la carrière, dans les trous où avaient été tués nos camarades et qui, sous l'effet de la chaleur, dégageaient une odeur infecte, provenant du sang et des débris humains.

24 mai. Au soir, départ pour la 1ère ligne. Paysage sinistre, retourné par les obus. [...] C'est un véritable charnier, dégageant une odeur infecte. La plaine est couverte de morts qu'on ne peut enterrer. [...] Toute la journée du 26, bombardement de nos positions avec des obus de gros calibres. Les avions boches viennent tous les jours sur nos tranchées. [...]

A cause du bombardement journalier, le ravitaillement était très difficile. Les corvées partaient à minuit pour aller à la route 44, distante de plusieurs kilomètres, et revenaient avant le jour. On partageait alors les vivres pour toute la journée, qui consistaient surtout en salade de légumes, et chacun regagnait son trou, d'où on ne pouvait bouger de toute la journée étant vu de partout.

Source : *C'est à Craonne, sur le plateau...Journal de guerre de Xavier Chaila (1914-1919)*, présentation de S. Laspalles, préface et mise en page de R. Cazals, FAOL – Moulin à papiers de Brousse, Carcassonne, 1997, pp. 65-75

Gaston MOURLOT, l'offensive vue par le Génie

Né le 2 juin 1894 à Paris dans un milieu très modeste, Gaston Mourlot entre en apprentissage dès 14 ans chez Abel Bataillard ferronnier d'art après avoir obtenu le certificat d'études. Incorporé à 20 ans avec sa classe par anticipation en septembre 1914, il n'a pas connu la vie de caserne avant guerre. D'abord fantassin, il intègre le génie à partir de 1915 et met à profit sa formation technique au profit de l'organisation matérielle et logistique du front. Il connaît d'abord le front de la Somme en novembre 1914, puis successivement la Champagne, la Marne et l'Aisne, puis l'Argonne. Il passe par deux fois par le front de Verdun. Il est ensuite sur le Chemin des Dames début 1917 et le 16 avril.



Extraits :

Vendredi 13 avril 1917

« D'après les papelards secrets, toutes nos actions sont réglementées jour par jour par les soins du GQG. [...] Tout est bien compris, rien n'est laissé au hasard. Les ambulances et le ravitaillement sont compris comme étant à Laon. Les chasseurs de la 133e division suivent la vague d'assaut à deux kilomètres. [...] Tout est étudié sauf la résistance possible. »

Dimanche 15 avril 1917

« L'animation, que je trouvais déjà grande depuis une quinzaine, s'est encore considérablement accrue depuis. L'artillerie circule, soulevant des nuages compacts de poussière. Les rares saucisses [dirigeables d'observation] boches qui se sont montrées ne peuvent arriver à signaler tant de mouvements car partout, sur toutes les routes, c'est la même chose. [...] Je ne puis m'empêcher d'admirer le génie avec lequel l'occupation des routes est répartie, c'est un travail inouï. Nous devons pouvoir livrer passage aux convois d'artillerie dès 6h et ceux-ci devaient se suivre tous les quarts d'heure avec une précision mathématique. Les attelages arrivèrent à la file à l'heure fixée sans qu'un malencontreux encombrement en résultât. A la fin du travail, alors que l'on fait une courte pause, la vision que l'on a de tous côtés est sublime. Ce n'est que troupes en marche vers le nord à travers les champs pour laisser les routes libres. Malheureusement, le temps a l'air de se gâter en fin d'après-midi, dans la soirée, la flotte tombe assez drue.

Lundi 16 avril 1917

« L'élément liquide en cesse de choir que vers une heure. Cette déveine ne va pas donner un atout de plus à la réussite de l'attaque ; d'abord le terrain sera quelque peu détrempe et par suite d'une passée sous la lance [la pluie], l'ardeur des assaillants sera sûrement émoussée. Jusqu' à minuit, l'artillerie donne sans arrêt et doit détruire les organisations de l'arrière, mais à partir de cette heure, je ne puis plus dormir tant le vacarme augmente d'intensité ; ce n'est plus qu'un roulement indistinct semblable au tonnerre continu. [...]

[Quelques heures plus tard] C'est le défilé des blessés qui commence. Il n'est guère possible de recueillir quelques renseignements du dire de ces blessés. Ils racontent avec plus ou moins de justesse ce qu'il leur a semblé voir et qui est loin de s'accorder ensemble. En face plusieurs affirment que cela n'a pas marché, que plusieurs abris de mitrailleuses avaient été laissés intacts et que les Boches étaient fanatiques.

Mercredi 18 avril 1917

« Le soir nous voyons enfin les journaux, au tableau 13 500 prisonniers dont 2 500 faits à Aubérive, que nous avons pris aux Boches. Sur le communiqué officiel, la résistance des Teutons a été faite sur une grande échelle. Il y avait dix-neuf divisions à nous attendre, et pas des plus pourries, de là le piètre résultat de cette offensive pourtant admirablement préparée. »

Jeudi 19 avril 1917

« Par suite des minces résultats de l'attaque, il paraît que nous ne monterons pas en ligne en face mais obliquerons sur la droite, vers Berry, où les lignes ont subi la plus grande fluctuation. »

Source : Gaston Mourlot, *Un ouvrier-artisan en guerre*, Moyenmoutier, Edhisto, 2012.

Georges GAUDY : un écrivain sur le Chemin des Dames

Ecrivain français né à Saint-Junien en 1895, Georges Gaudy est mobilisé à partir de février 1916 et combat jusqu'à la fin de la guerre au sein du 57^e Régiment d'infanterie. - Le 16 avril 1917, il est sur le Chemin des Dames, dans le secteur de Vassogne, pour exploiter le supposé succès des régiments de première ligne vers Laon. Les 5 et 6 mai, il participe à l'attaque sur le plateau des Casemates.

Le mirage (février-avril 1917)

« Dans la plaine morose de Crèvecœur, un fait nouveau vint éveiller notre imagination : chaque jour [...] le régiment exécutait des exercices d'approche en rase campagne, manœuvres abolies depuis l'époque où, le Chemin des Dames ayant barré la route aux vainqueurs de la Marne, on avait commencé la lutte immobile au fond des trous. Le bruit qu'une grande offensive serait tentée prochainement sur un vaste front pour terminer la guerre se répandait de plus en plus précis. Aussi, lorsque nous montâmes en ligne, sur des positions qui commandaient la vallée de l'Avre, crûmes-nous fermement que bientôt viendrait l'heure attendue et désirée par tous, où nous partirions en avant, au travers des réseaux crevés par nos obus. [...] A la confiance en nos forces morales s'ajoutait enfin la joie de constater que nous possédions aussi d'innombrables canons lourds et que nous pouvions, à notre tour, courber les Boches sous l'épouvante des bombardements modernes. [...]

Vous distribuerez une pelle par homme, y compris les caporaux ! dit l'adjudant le lendemain, après le café matinal.

Qu'allons-nous faire ?

Il y a des cailloux à charger sur des wagons. C'est le travail de la compagnie. A sept heures, rassemblement ! J'ai toujours haï les travaux de ce genre. Mais dans les circonstances que nous traversions, l'ordre de charger les cailloux sur des wagons me parut le plus abominable défi jeté à notre bonne volonté [...]. »

Le 16 avril 1917

« La 35^e division s'arrêta dans la région de Fismes. [...] Toute l'armée française semblait s'être réunie là pour un assaut vainqueur. Un vent d'enthousiasme avait passé sur les âmes. Une fièvre épique s'empara de nous. Des officiers, des soldats refusèrent de partir en permission pour ne pas manquer la grande offensive. Tu parles d'une attaque, disaient les poilus. Quatre-vingt divisions qui vont sortir mon vieux ! On n'a jamais vu ça !

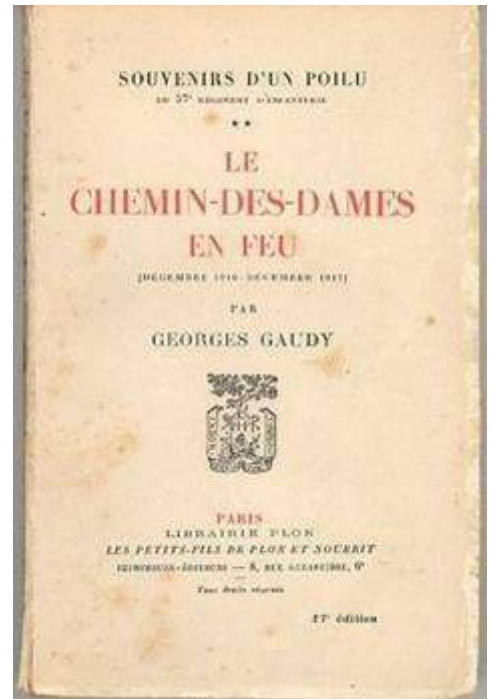
Cette fois, c'est la bonne ! Si on ne les a pas cette fois, on ne les aura jamais !

Et qu'est-ce qu'on va leur coller comme marmitage ! C'est plein de canons partout ! De la lourde, on ne voit que ça !

Ils s'enivraient ainsi, à l'idée du triomphe. Une foi merveilleuse vibrait dans leurs paroles. [...] Un frisson d'espoir parcourait les rangs et l'on relevait le front, songeant aux plaines belges ouvertes demain à notre impatience fougueuse. Grandeur, magie de l'esprit de victoire qui réveillait en nous des fibres endormies, des trésors de vigueur guerrière assoupie dans la stagnation boueuse ! [...] je vis passer des tirailleurs sénégalais. Hauts et taciturnes, le couteau au flanc, ils allaient d'un pas mesuré. De petits fanions flottaient au dessus des compagnies.

Les noirs montent ! dis-je à quelqu'un. Cette fois c'est l'heure ! [...]

Minuit ! La compagnie s'ébranle. [...] Je remarque des passerelles sur le cours d'eau. Chaque bataillon à les siennes pour le franchir. Les crêtes du Chemin des Dames émergent du brouillard. Les troupes de rupture doivent se préparer là haut. Je songe aux Sénégalais qui s'installent en ce moment dans les places d'armes et les parallèles de départ, avec leurs faces silencieuses. L'artillerie donne éperdument. Des batteries nouvelles se sont démasquées. Mais nul d'entre nous ne voit rien. Chacun devine, ayant déjà vu. Ce bruit nous excite, nous ne sentons plus la fatigue, et l'on s'impatiente en attendant l'heure. [...] en me retournant, j'aperçois les collines au sud de l'Aisne, noires de troupes. L'infanterie s'avance en petites colonnes, le long des buissons ; la cavalerie, que nous n'avions pas vue depuis tant de mois, se rassemble là-bas par escadrons ; sur une route, de gros camions paraissent ; ils s'arrêtent, prêts à suivre la progression. Partout, les casques bleus étincellent. Et de sentir derrière nous tout ce monde massé, devant nous ces soldats éprouvés, notre enthousiasme grandit, se décuple. [...] Les voix humaines se taisent. On écoute, on attend. Et déjà l'évènement effroyable et grandiose est commencé. De tous les trous où ils se blottissaient, les hardis lutteurs de la première minute se sont élancés ; ils sont en marche, ils sont partis. Partout, les points d'or



Dossier : La bataille du Chemin des Dames. Histoire et mémoires 1917-2017

pâle des fusées monte dans le ciel mouillé, et voici que s'élève, impérieux, le tac tac des mitrailleuses. Ils sont sortis ! clamons-nous tous ensemble. Regardez ! écoutez ! [...]
 Une batterie de 75 passe au galop et les servants nous jettent :
 Ils fichent le camp ! ça va ! ça marche ! [...]

Nous arrivons sur un plateau, le plateau de Paissy. [...] En avant de nous, on ne voit rien qu'un terrain nu, avec des herbes et des rochers : à droite, un ravin encaissé dans lequel se trouve le village de Vassogne. Nous sommes à quatre kilomètres de la ligne de bataille. Quelques balles viennent mourir autour de nous. Les mitrailleuses tirent toujours, tantôt isolément, tantôt avec ensemble ; leur bruit paraît parfois s'éloigner, parfois se rapprocher.

Ce ne sont pas les Allemands qui tirent, ce sont les Sénégalais ! hasardent les soldats. [...]

Le silence de l'artillerie nous surprend. La zone que nous traversons devrait être écrasée déjà sous les tirs de barrages. [...] Tout à l'heure, les poilus plaisaient, criaient d'une escouade à l'autre des mots drôles ou féroces. Ils écoutent maintenant le tir de l'artillerie française diminuer de violence. Les mitrailleuses boches vont trêve quatre à cinq minutes, puis recommencent à dérouler leurs bandes. Je considère Craonne, haute muraille, estompée dans des brumes. Le 1er corps qui l'attaque a le plus dur morceau. [...]

Mon Dieu, avoue le capitaine, je ne sais pas grand-chose encore ! La progression des Sénégalais a atteint deux kilomètres. A Craonne, dit-on, l'affaire est manquée, à gauche aussi ; le 20e corps n'a pas pu déboucher. Mais on croit que Gouraud a réussi, à l'est de Reims. Il faut donc attendre et ne pas se décourager. [...]

Le poste de secours est tout prêt, dans une grotte. Si j'allais voir... ? En quelques bonds j'arrive au chemin, à l'entrée d'un boyau d'où sortent des blessés. Presque tous sont des tirailleurs. Beaucoup n'ont pas de pansement. [...] D'autres arrivent boitant et s'appuyant sur leur fusil, car ils n'ont pas lâché leur fusil. La boue qu'ils piétinent prend par endroits la teinte du sang qu'ils y laissent. Je les questionne, mais invariablement, ils répondent : Y'a pas du bon ! [...] Sans cesse, des blessés entrent dans l'abri, d'où les premiers, rapidement pansés, sortent en arborant leur fiche d'évacuation [...]. Plusieurs des nôtres expliquent bruyamment ce qu'ils ont vu : ils sont sortis à six heures deux, et tout a bien marché au début ; les vagues, suivant le barrage roulant, ont atteint la position ennemie ; pas de Boches. Elles ont progressé selon les ordres reçus, et soudain des feux de mitrailleuses les ont prises de flanc. Les mitrailleurs ennemis étaient cachés dans les creutes. Alors il a fallu commencer l'assaut de ces réduits ; mais les compagnies étaient déjà décimées, les officiers tués. Chacun a compris que la tentative était manquée une fois de plus. »

4 mai 1917

« Des 220 s'abattent sur les ruines [de Craonne] avec une furie vertigineuse. [...] Au moment où les deux obus s'enfoncent dans le sol avec un tremblement d'enfer, on entend déjà venir les suivants avec leur haleine colossale, et sous leurs coups de bélier, Craonne chancelle encore, s'abat par fragments, se morcelle. On dirait des marteaux-pilons qui frappent à coups répétés, qui pulvérisent et qui broient. [...] Et nous pensons que des Allemands sont tapis sous ces décombres. Malgré notre haine, notre cœur est saisi de pitié pour ces chairs souffrantes. »

5 mai 1917

« Silence ! Nous sommes sur la première ligne, celle d'où la compagnie sortira pour l'assaut quand le jour va se lever, quand sonnera l'Heure H, l'heure de l'attaque. La tranchée apparaît gigantesque, élargie par le marmitage, semée de débris de rondins, de fragments de chevalets. Son parados ruiné montre des déchirures de sacs à terre à demi enfouis, son parapet rasé s'est affaissé, abattu. Elle est impressionnante sous la clarté lunaire. Il y flotte une odeur de cadavres. Elle longe le bord du plateau de Vauclerc, bien à l'ouest de celui de Californie qui porte le village de Craonne. Nous n'aurons pas à gravir la pente, comme les camarades à notre droite, puisqu'une opération récente a permis aux nôtres de s'accrocher ici, au sommet de la côte. Mais la position ennemie qui nous fait face est, dit-on, très fortement organisée et défendue par des casemates bétonnées. Bah ! On verra bien ! [...]

Brusquement, des coups de feu cinglent l'air. Des mitrailleuses boches tirent, croisant leurs gerbes. Cela signifie que le 1er bataillon est sorti : sa masse mouvante déchaîne cette colère. Nous sommes noyés dans un tumulte indescriptible. De tous côtés, ça tonne, ça siffle et ça crépite. [...] En avant ! En avant !

Les combattants s'excitent, s'entraînent les uns les autres [...] A vingt mètres en avant de nous, des bouts de piquets sortent du sol, parmi tout un chaos de chevalets écrabouillés. Je marche le front baissé, les yeux fixes [...]. Tout ceci m'apparaît dans un éclair, tandis qu'une clameur monte dans notre dos, tandis que l'aspirant du génie s'abat frappé d'une balle au front, tandis que le barrage allemand croule sur la tranchée de départ et que, dans la bousculade et les cris, lancés à la course maintenant, nous sautons dans un large fossé qui s'ouvre sous nos pieds, jonchés de fusils, d'équipements, de casques boches. C'est la Grande Tranchée. Nous tombons les uns sur les autres ; les hommes de l'escouade roulent autour de moi... »

Source : Georges GAUDY, *Le chemin des Dames en feu*, Paris, Plon, 1923.

Paul CLERFEUILLE : un fantassin à Craonne

Né le 13 décembre 1885 à Gençay (Vienne), Paul Clerfeuille a 34 ans lorsque la guerre est déclarée. Marié, père d'un enfant et dans l'attente d'une deuxième naissance, il exerce le métier de roulier à Civray. Son témoignage raconte son parcours du 5 août 1914 au 11 mars 1919. D'abord affecté au 325e RI, puis malade pendant presque toute l'année 1915, il part pour Salonique en janvier 1916 avant d'être évacué en juillet. Il revient en Champagne en novembre avec le 273e RI puis participe à l'offensive du 16 avril 1917.



Extraits :

12 mars 1917 : « nous entendons quelques obus tomber et le bruit des mitrailleuses. Les obus tombent sur les ravins, sur les tranchées, sur le ravitaillement, dans les villages voisins : Paissy, Oulches, Vassogne. Ces villages sont détruits et complètement en ruines. »

28 mars 1917 : « les tranchées s'écroulent. Le mauvais temps et les bombardements en sont responsables. De temps à autre, il nous faut les relever. Des équipes y travaillent toutes les nuits avec pelles et pioches. »

30 mars 1917 : son régiment a fait un coup de main la nuit précédente et a ramené un prisonnier : « l'artillerie française, pour préparer ce coup de main, bombarde impitoyablement un coin de secteur très restreint, l'artillerie allemande répond sans arrêt. Ces tirs d'artillerie durent 5 heures. [...] Les Boches bombardent partout [...]. Les postes avancés dont je fais partie en tant que grenadier sont intenable sous une pareille mitraille. J'y passe quatre heures terribles qui me paraissent longues à l'infini. [...] Nous ne reconnaissons plus notre secteur, les tranchées et les boyaux n'existent plus. Nous avons à ma compagnie quelques blessés. Enfin, à 21 heures, le calme revient, seuls quelques 75 et 77 échangent quelques rafales d'obus. »

Au matin, la mitraille recommence : « gros obus et torpilles tombent sur nos positions. Les tranchées et boyaux sont complètement comblés, les abris effondrés en partie ; beaucoup de camarades sont enterrés sous les décombres, quelques uns blessés par les mitrilles, les poutres, les lourdes ferrailles, les pierres et matériaux de toutes sortes. »

1er avril 1917 : « nous travaillons toute la nuit pour relever nos tranchées ébouloées, ainsi que les boyaux que le commandement n'a pas épargnés. Cette nuit, je vais avec plusieurs copains, poser des fils de fer barbelés. De temps à autre, les mitrailleuses nous tirent dessus, on se couche par terre, puis on recommence à travailler. [...] Le jour, quand nous voyons le terrain, ça fait frémir. Il semble que rien ne poussera plus sur cette terre. »

3 avril 1917 : « le bruit court dans le secteur que sous peu nous allons procéder à une offensive terrible à l'endroit où nous sommes, c'est-à-dire de Reims jusqu'à Soissons. Le plus fort sera la région de Craonne. » L'afflux de munitions et d'obus lui confirme cette rumeur.

11-12 et 13 avril 1917 : « toutes nos pièces [...d'artillerie...] tirent ensemble dans un fracas épouvantable, sans arrêt. [...] Par-ci, par-là, quelques obus allemands tombent, certains font des victimes, tant hommes que chevaux, et du matériel démolé. Par contre, les Boches doivent prendre quelque chose aussi. »

16 avril 1917 : « grande offensive de Craonne, lieu-dit Chemin des Dames. Attaque par les Français. Ce matin, 16 avril 1917 [...], après une nuit sans sommeil due aux préparatifs, dans l'inquiétude, [...] dernier ordre, attaque à 5 heures. [...Les combattants se rendent en première ligne face aux positions allemandes à prendre...] Déjà l'ennemi attend, il est prêt, il guette, il bombarde presque aussi fort que nous. Nous, notre bataillon, ainsi que tout le 273e [régiment d'infanterie], faisons partie de la deuxième vague d'assaut. Le pays est très cotoyeux, il faut grimper dans les coteaux et

descendre des vallées abruptes et profondes. [...] Voici une heure que nous attendons ; la première vague part, mais est aux deux tiers fauchée par les mitrailleuses ennemies qui sont dans des petits abris en ciment armé. Nous devrions être partis depuis trois quarts d'heures. Nos camarades de la première vague ramènent trente prisonniers, puis, c'est à nous de partir, car le signal est donné à notre régiment. [...] les mitrailleuses et les obus pleuvent autour de nous ; nous heurtons des morts de la première vague, ainsi que de notre régiment parti il y a 15 minutes. [...] En haut, il y a une crête, il faut coûte que coûte y arriver. [...] La neige commence à tomber...]

Après mille péripéties, nous arrivons à cette fameuse crête : nous avons laissé de nombreux morts et blessés en route. Ordre nous est donné de creuser des trous individuels. Moi qui ai entendu parler du plan, je sais qu'à cette heure nous devrions avoir déjà passé Craonne et être dans la vallée de l'Ailette. Je dis aux camarades : « Ça ne va pas ! » C'était vrai. [...] Les abris blindés des ennemis où sont les mitrailleuses et canons légers ne sont pas démolis, c'est cela qui nous empêche d'avancer davantage. [...] Enfin la nuit arrive avec ses heures d'angoisse ; il arrive aussi un ordre de monter en haut du plateau de Craonne pour prendre position. [...] Enfin, vers minuit, nous arrivons à l'endroit qui nous est désigné et que nous cherchons dans le chaos, les trous d'obus, les morts, les ténèbres, les engins de mort, la faim, la soif, l'inquiétude et la fièvre. [...] quelques tirs de barrage, des rafales d'obus tombent épars sur le champ de bataille. Les obus français passent sur nos têtes et tombent en avant de nous. Parfois, après ces éclatements, nous entendons des cris et des plaintes, probablement des blessés chez l'ennemi. Nous savons qu'en face il y a une mitrailleuse [... Au petit jour...] Quel spectacle ! Des tas de morts du 127e, 73e et 273e. Nous sommes écoeurés, nous avons les larmes aux yeux. [...] Le jour arrive, mardi 17 avril, nous sommes gelés et une eau glaciale a succédé à la neige. »

18 avril 1917 : « Les bombardements des deux artilleries durent toujours et nous sommes à demi sourds. C'est l'enfer ; le papier ne peut contenir et je ne puis exprimer les horreurs, les souffrances que nous avons endurées dans ce coin de terre de France ! Il faut y être passé pour comprendre. »

20 avril 1917 : la veille, sa compagnie est chargée d'aller relever des coloniaux : « nous passons cinq heures dans les boyaux, dans la nuit noire et toutes les embûches qui existent en ces lieux, sans compter l'eau, la boue, le froid et les ténèbres. Trous d'obus, fils de fer barbelés, on s'enfonce, on tombe, on se relève, et comme ça pendant cinq heures avec chargement et munitions. Tout au long du trajet nous trouvons des morts français, quelques Allemands ça et là. »

21 avril 1917 : « les canons n'ont pas cessé de tirer, encore et toujours le même bruit assourdissant. Le jour arrive pour nous faire découvrir de nouveaux cadavres. Quelques-uns trop près de nous sentent, nous les reculons. Un obus tombe sur un groupe de trois morts et en fait sauter un en l'air. Nous pensons : « Même morts, ils ne sont pas en paix. » »

22 avril 1917 : il rencontre d'autres soldats dans un abri : « ils ont comme nous faim et soif. Il n'a pas d'eau. [...] Enfin, on dort un peu malgré la tempête de bruits assourdissants que nous subissons depuis 15 jours et qui n'est pas finie. Après avoir dormi quelques heures, je m'éveille dévoré par les poux. [...] Je quitte ma flanelle et la jette. J'ai compté 200 poux et me suis lassé. »

Source : « Témoignage. Un simple soldat sur le Chemin des Dames : Paul Clerfeuille » in *Le Chemin des Dames. De l'événement à la mémoire*, sous la direction de N. Offenstadt, Paris, Stock, 2004, pp. 152-179.

Gabriel BARRET : un témoignage photographique

Gabriel Barret, sergent au 127e RI laisse un témoignage saisissant du Chemin des Dames avant et pendant l'offensive d'avril 1917 sous la forme de photographies commentées et de notes. Mobilisé dès le mois d'août 1914 dans la Creuse (Guéret), il est présent dans l'Aisne au printemps 1916 puis à la fin de l'année après un passage marquant dans la Somme. Il reste sur le Chemin des Dames jusqu'au 22 avril 1917, date à laquelle il est blessé par éclats d'obus.

Extrait :

19 avril 1917 « Au prix de dangers inouïs deux hommes viennent d'aller chercher un peu d'eau... (nous sommes isolés depuis près de 90 heures)... ils me rendent compte qu'aucune relève n'est envisagée !... je viens de grignoter le dernier biscuit avec Picat qui se trouve dans le trou d'obus à côté du mien. Le plateau de Vaclerc est en ce moment un épouvantable charnier au milieu duquel dominant, et de beaucoup les uniformes bleu-horizon... Nos effectifs sont réduits des deux tiers : je fais donc partie du tiers restant...

le moindre petit coin de ce champ de bataille ferait frissonner jusqu'à la moelle l'être humain, le plus inconscient, qui s'y trouverait... On nous dit de tenir... simplement ! Depuis 90 heures, nous ne dormons pas... nous sommes à bout... et dans quel état... au milieu des cadavres... des excréments et d'une boue infecte qui s'agglutine après tout... après nous... Pour ajouter à cette horreur notre propre artillerie a - pendant plusieurs heures - ouvert dans nos rangs des brèches sanglantes (...) En pleine fournaise (...) je crie... nous criions désespérément : il faut que cesse à jamais cette inacceptable monstruosité... »



« Fin février 1917
- Un aspect de la
tranchée dite de
Bordeaux sur le
plateau de Vauclerc.
On aperçoit, au fond,
le Bois des Buttes
et plus loin Berry au
Bac. »
Collection Carron-Masbou-
Seguin



« Mars 1917 - Sur les pentes du
plateau de Vauclerc. Camouflages
nous protégeant de la vue latérale
que les boches (placés sur le plateau
de Paissy) avaient sur nos positions.
Personnages : Caporal Bertin (devant)
et Sergent Lalague, de ma section;
tués tous les deux de façon atroce
peu de jours plus tard, au cours de
l'attaque du 16 avril, devant ces
mêmes positions. »
Collection Carron-Masbou-Seguin



« Un aspect d'Oulches au
début d'avril 1917. Au fond
les bois de Beurieux. »
Collection Carron-Masbou-Seguin



« Sur le plateau de Vauclerc, le 16 avril 1917 à : H plus 5 minutes. Nous venons (en 2^e vague) de nous élancer sur le no man's land, les balles claquent de tous côtés... on aperçoit en tirailleurs, les éléments, visibles, de ma demi section... après le premier bond. Légèrement en arrière de la ligne : une petite masse bleu-horizon clouée au sol... c'est notre premier tué. Devant nous la 1^{ère} vague gît foudroyée... nous allons la découvrir ainsi après deux bonds... le suivant nous porte dans la première ligne allemande, déjà réoccupée par les boches qui, sortant de partout, tirent sans relâche et nous envoient des grenades. »

Collection Carron-Masbou-Seguin



« Attaque du 16 avril 1917 - Sous une grêle de projectiles, nous courons sur la première ligne où des tireurs allemands, dispersés, nous tiennent tête... l'un d'eux, grand diable courageux, dressé sur le bord du parapet, nous ajuste et tire sans arrêt... tout à coup, je le vois basculer et disparaître... nous nous précipitons, instinctivement, dans sa direction (...) nous le trouvons là, étendu avec une balle en plein cœur, l'homme s'est écroulé, l'arme à la main. (Ayant soulevé son bras droit, je me suis aperçu qu'il avait une cigarette au coin des lèvres.) A gauche, debout, un de mes hommes (Cappé) s'appête à lancer une grenade (...) Dans le coin gauche de la photo se trouve l'entrée d'un abri profond d'où nous allons extraire une dizaine de prisonniers. »

Collection Carron-Masbou-Seguin



« Ma dernière photo de "fantassin" sur le champ de bataille. Un bruit suspect provenant de la sape voisine nous a mis sur nos gardes. Après avoir, en guise d'avertissement, fait lancer une grenade, à l'intérieur, j'essaie, en hurlant, de faire comprendre aux occupants qu'ils auront la vie sauve s'ils se rendent immédiatement. Après quelques menaces et avec l'aide d'un prisonnier requis sur place (...) j'entendis des pas, puis une galopade éperdue, enfin, dans l'encadrement du trou, plusieurs visages où se lisait l'effroi apparurent... un seul mot sortait de leurs bouches : kamarades ! kamarades ! celui qui est au premier plan était âgé de 16 ans... "Sechszehn ! Sechszehn ! me répétait-il en pleurant. »
 Collection Carron-Masbou-Seguin

Extraits de [La Lettre du Chemin des Dames](#), n° 24, printemps 2012.

Arnaud POMIRO : après les Dardanelles, le Chemin des Dames

Né le 5 juin 1880 à Bardos (Pyrénées Atlantiques), cet instituteur, marié et père de deux filles rédige cinq cahiers racontant son parcours à partir du 23 février 1915, date de sa mobilisation au 144e Régiment d'infanterie en tant que sergent. Il est ensuite nommé sous-lieutenant (juin 1915) puis lieutenant (mars 1918). Après s'être battu aux Dardanelles, il participe à l'offensive du Chemin des Dames (avril 1917).

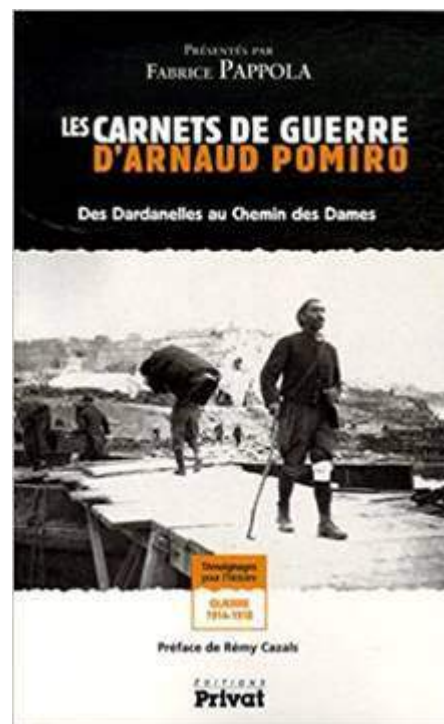
Extraits :

Dimanche 15 avril 1917

« Marche de Dravegny à Baslieux-les-Fismes : vingt kilomètres environ. [...] Durant tout notre trajet nous entendons une canonnade intense et par moments nous apercevons les fumées des explosions. [...] Entre Courville et Magneux nous faisons la halte horaire tout à côté d'un immense parc d'aviation où nous voyons un très grand nombre d'avions qui partent ou qui atterrissent. J'apprends qu'il y a là deux cent quarante appareils avec les as : Guynemer y est et a abattu hier matin son 38e avion. [...] Vers 21 h la canonnade est d'une intensité inouïe. C'est que sans doute le moment du départ approche. [...] On dit que Saint-Quentin et Liévin sont repris. [...] L'offensive serait formidable et s'étendrait de Soissons à l'Argonne. [...] Nous disposerions de deux cent cinquante tanks. »

Lundi 16 avril 1917

« La nuit a été mauvaise : il a plu, il a fait froid. Cela n'a pas empêché la canonnade de se maintenir très intense et en particulier à partir de 3 h jusqu'à 8 h environ. Jamais je ne l'ai trouvée aussi intense. [...] Nous pensons que l'attaque s'est déclenchée ce matin à 6 h 18 et qu'elle continue en notre faveur malgré une résistance acharnée de l'ennemi, particulièrement à l'est de Craonnelle. [...] Nous avons appris dans le courant de la journée que le 1er corps colonial – parti du côté de Craonne – ayant avancé plus vite que ce n'était prévu pour franchir le ruisseau l'Ailette, a été pris entre nos tirs de barrage (fixés à 13 h 55) et les mitrailleuses boches et de ce fait a subi des pertes sévères (2e régiment colonial).



Mercredi 18 avril 1917

« Au lever du jour l'air est très frais. Il se met à neiger. Les convois se croisent, se dépassent toujours sur les routes transformées en boue liquide assez abondante. [...] C'est sous la pluie et la neige, les pieds dans la boue que nous partons. »

Jeudi 19 avril 1917

« Les travaux qui ont été exécutés pour l'offensive sont formidables, gigantesques à partir de Magneux jusqu'au front. Ce sont tout d'abord des voies normales, des voies étroites pour le transport des troupes et des munitions, des hôpitaux pour la réception des blessés, des camps pour la concentration des troupes, des abris pour la garde des engins de toutes sortes, des haies artificielles (en petites branches plantées en terre fixées à des poteaux et ajourées) sur le bord des chemins vieux et nouveaux pour dissimuler les mouvements, des parcs d'aviation pour abriter les avions, des camouflages spéciaux pour batteries d'artillerie, des dépôts de toutes sortes. »

Samedi 21 avril 1917

« J'ai eu l'occasion de voir pour la première fois des tanks qui avaient participé à l'attaque du 16 avril dernier et qui avaient pu rejoindre leur point de départ. Leur inspection n'a pas produit l'impression que j'escomptais : masse de plaques d'acier qui roulent sur le sol au moyen de palettes sans fin. Ce n'est nullement le tank anglais. Dans chacun d'eux on voit un canon 75 pouvant tirer cent coups et deux mitrailleuses. Le personnel comprend six hommes : l'officier, un sous-officier, un caporal et trois poilus. Ils ne sont pas certainement à l'aise dans cette machine infernale. On me dit qu'ils n'ont pas produit le résultat attendu, s'étant embourbés ou n'ayant pas été suivis par l'infanterie ou n'ayant pas été protégés par l'artillerie d'une manière suffisante. Nos pertes en tanks ont été lourdes, paraît-il. 50% »

Dimanche 22 avril 1917

« Prise du secteur de Craonnelle : sept kilomètres environ.

Dans la nuit l'artillerie a été très active. Nous recevons les ordres nécessaires pour monter en secteur : au nord-est de Craonnelle.

Je quitte Maizy à 14 h avec quelques poilus pour aller reconnaître l'emplacement de la C.H.R. et prendre les consignes du matériel et des munitions.

Par des chemins défilés et un boyau en fort mauvais état nous arrivons à Craonnelle dont il ne reste que des pans de murs, des monceaux de pierres brisées, des trous d'obus profonds et nombreux. »

Vendredi 4 mai 1917

« Pendant toute la nuit la canonnade est terrible sur notre droite (9e corps). Chez nous c'est assez calme. [...] Attaque de Craonne et du plateau de Californie par les 34e et 18e régiments. Les reconnaissances faites cette nuit n'ont pas donné de très bons résultats encore sur notre front : les réseaux sont seulement entamés, les petits postes boches occupés. [...] La canonnade est durant toute l'après-midi d'une intensité effarante. Des obus de tous calibres traversent l'air, qui en sifflant, qui en ronflant. J'observe à la jumelle les chutes des gros obus sur la crête qui domine Craonne : c'est effarant. »

Mercredi 9 mai 1917

« On m'annonce les pertes officielles subies par le 34e : trente-huit officiers dont vingt tués et neuf cent quatre-vingt-six hommes hors de combat. Celles subies par le 18e seraient fortes aussi mais moins tout de même que celles du 34e. »

Jeudi 24 mai 1917

« J'apprends que les pertes du 49e ont été de cinq cent vingt, dont cent vingt tués déclarés. Il convient d'ajouter à ce dernier chiffre celui des décédés par suite de blessures dans les ambulances (approximativement une soixantaine). Le nombre des tués comparé à celui des blessés est excessivement élevé. »

Dimanche 27 mai 1917

« Dans le courant de la journée nous apprenons des choses graves concernant le moral du troupier français. Au 9e corps une division se serait refusée à marcher le jour désigné. Au 32e corps, qui est à Coulanges, une véritable émeute se serait produite au cours d'une séance cinématographique. Des officiers présents s'étant interposés pour rétablir l'ordre auraient été conspués. Le colonel, le général de brigade, le général de

division et le général de corps d'armée n'auraient pas eu plus de succès. On dit que c'est le 102e régiment d'Infanterie. Dans un autre régiment les poilus d'un bataillon seraient partis en permission sans titre. Celui-ci leur aurait été envoyé à domicile. Ce sont là des faits qui doivent faire réfléchir. »

Lundi 28 mai 1917

« Nous apprenons des choses très graves sur le 18e régiment d'Infanterie. Au moment de l'embarquement, des troupiers d'un bataillon auraient refusé de partir en poussant les cris de : « Permissions, croix de guerre ». Des balles auraient été tirées par des fusils et par des fusils-mitrailleurs. On ne parle pas de mal. Des autos passent très espacées dans la matinée, portant des poilus du 18e que l'on entend crier : « Marchons pas. Permissions. Croix de guerre ». Pour un régiment qui avait la cote... J'ignore si nos poilus sont au courant de ces faits mais j'ose espérer que pareils faits ne se produiront pas chez nous. [...] A 13 h 30 le colonel reçoit les officiers du régiment pour les mettre au courant des faits signalés plus haut et nous engage à relever et à maintenir le bon moral du troupier. »

Dimanche 10 juin 1917

« J'apprends également que les incidents qui se sont produit au 18e ont eu leurs sanctions : quatre (dont un caporal clairon qui avait sonné le rassemblement des mutinés) sont condamnés à mort. Les autres, au nombre de quinze, sont condamnés à cinq, dix ans de travaux forcés. Encore une fois ce ne sont pas les véritables fautifs qui sont punis. Justice, justice, quand donc est-ce que tu seras de ce monde ?! »

Samedi 16 juin 1917

« J'ai appris dans le courant de la journée que des incidents se sont produit à nouveau à la 154e division. Il y en a trois qui ont été exécutés tout dernièrement à Fismes et beaucoup condamnés aux travaux forcés. Les séances du conseil de guerre sont fréquentes et chargées. »

Lundi 18 juin 1917

« Je vais à Baucquigny voir mon camarade Breillac que je trouve à la 7e compagnie du 203e régiment. Nous revivons avec plaisir les moments aussi bien heureux que pénibles de notre campagne des Dardanelles. Il m'annonce qu'ils ont été au fort Brimont, qu'ils y ont attaqué sans succès tout en éprouvant des pertes élevées ; ils s'attendent maintenant à partir vers les Vosges. Il me met également au courant de graves incidents qui se seraient passés au 174e régiment d'Infanterie : cinq poilus condamnés à mort ont été graciés et changés de régiment, sur la menace de rébellion de tout le régiment si l'exécution se faisait »

Extraits des *Carnets de Guerre d'Arnaud Pomiro, Des Dardanelles au Chemin des Dames*, Toulouse, Privat, 2006.

Lucien LABY : au secours des blessés devant la ferme des Bovettes

Lucien Laby avait 22 ans en 1914. Etudiant de médecine, belliqueux et patriote, il est affecté au groupe de brancardiers divisionnaires de la 56e DR avec le grade d'aspirant avant d'être réaffecté à sa demande en juillet 1915 comme médecin auxiliaire de bataillon au 294e régiment d'infanterie, fonction décrite par lui comme celle de « brancardier de première classe (métier qui consiste à savoir ramper sous les balles et à coller des pansements sales dans l'obscurité avec des doigts pleins de boue) ». Après Verdun et la Champagne, il témoigne du Chemin des Dames en avril 1917 dans son carnet de guerre.

Mercredi 4 avril 1917

« L'attaque est de plus en plus proches : il est temps de numéroté ses abattis. »

Mardi 10 avril 1917

« Le colonel nous réunit pour nous faire le speech d'usage avant chaque casse-gueule : "Dernière bataille... victoire assurée... préparation d'artillerie telle que les Boches seront tous tués, etc." Je veux bien le croire et irai encore de bon cœur faire tout mon devoir. Mais plus d'excentricités hein ! C'est fini ce petit jeu. »

Lundi 16 avril 1917

« Dans Courcelles, nous faisons 800 mètres en deux heures. On ne peut se figurer combien c'est exténuant. Nous prenons une piste glissante et pleine d'eau. La préparation fait rage : l'attaque doit se déclencher ce matin. Nous arrivons enfin à 6h30 (14 kilomètres en 7 heures et demi !) dans les bois de Dhuizel, où nous restons toute la journée, trempés comme des soupes. »



Jeudi 19 avril 1917

« Nous franchissons l'Aisne sur la passerelle n. 32 à 6 heures. Puis nous progressons par bonds jusqu'aux anciennes premières lignes, depuis Soupir jusqu'à Chavonne. Ce dernier village, pris avant-hier, reperdu, puis repris hier soir, est absolument dévasté. Entonnoirs de 380 formidables. Nous voyons quelques tués et quelques poilus du 355e. Des blessés boches sortent encore des caves. [...] Nous longeons les lignes des Boches jusque près de Vailly – presque pas abîmé. Nous croisons de malheureux nègres qui ont les pieds gelés, gonflés à éclater, tuméfiés, et qui se traînent sur les genoux en gémissant. »

Vendredi 20 avril 1917

« Les deux autres bataillons sont engagés, et la 23e [compagnie] de chez nous. Les Boches ont l'air de se replier, mais laissent des mitrailleuses avec quelques types qui fauchent tout ce qui peut avancer trop vite. Le ravin, au fond, est canardé. Trois blessés le matin, que je vais panser sur place (un est fichu : deux éclats dans le poumon).

Mardi 24 avril 1917

« L'après-midi, je vais en première ligne, devant la ferme des Bovettes, qui est aux Boches – et où nous allons probablement attaquer. Il n'y a pas un abri, rien. On sera en plein bled ! Ah ! la guerre en rase campagne, ce n'est pas drôle ! Les Boches eux sont repliés sur leur fameuse ligne Hindenburg très bien organisée ; ils ont des réseaux de fils barbelés très larges ; chaque fil à l'épaisseur de trois doigts. Ce sera dur. »

Vendredi 4 mai 1917

« Ça y est, l'ordre arrive : on part ce soir à 20h30 et on attaque demain à 5 heures... C'est tout de même une rude sale impression que celle là. Demain à cette heure il y a aura la moitié des copains le ventre ouvert ou qui sécheront au soleil sur les barbelés. Espérons que je ne serai pas du nombre... »

Samedi 5 mai 1917

« La préparation d'artillerie, de crapouillots et de torpilles fait rage pour tâcher de nous faire notre brèche. Enervement. Par intervalles, la mitrailleuse boche tire, ce qui nous fait voir qu'ils ne sont pas tués. Ce ricanement de la mitrailleuse fait froid dans le dos... [...] De 10 heures à midi, nous subissons un feu de 105 et 210 d'une intensité inouïe, qui fouille tout le fond du ravin. Quelques blessés arrivent, dont deux blessés boches amenés par quinze des leurs. [...] A 10 heures et quart, le feu redouble d'intensité. Je vis un quart d'heure comme je ne me souviens pas en avoir vécu d'aussi terrible, jamais. Vivrais-je cent ans que je me souviendrais de cet épisode avec effroi : je viens de panser trois blessés et explique aux Boches qu'il faut les transporter vers l'arrière. Une marmite arrive juste devant la porte du poste de secours, au milieu de nous. Chutes à droite et à gauche. Je demande à Touyeras s'il est blessé. Non ! mais le blessé qu'il soigne vient d'avoir le poumon perforé. Quatre ou cinq Boches râlent par terre. Fumée épaisse. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, un deuxième obus éclate. Un brancardier tombe à côté de moi, la jambe fracassée. Un autre poilu, à cinq mètres, est coupé en deux. [...] Un Boche a les deux jambes en bouillie, ç tel point qu'elles forment un véritable nœud simple. Je me précipite vers Bertinet, qui hurle : sa fémorale gicle à flots. Je hurle pour avoir une cravate, qu'on me passe vite, et je lui fais un garrot. L'hémorragie s'arrête. En voilà un qui a de la veine. Avec Duez, je commence le pansement. Un troisième gros obus, juste à côté, jette tous les bonhommes par terre et nous précipite sur notre blessé qui nous crie que nous allons tous nous faire tuer. Il y a une véritable bouillie de Boches. Un grand Allemand [...] se tord à mes pieds, dans une mare de sang : il a un éclat gros comme le poing dans le poumon. Il met six heures à mourir... »

Vendredi 18 mai 1917 [Après avoir quitté les tranchées le 16 mai]

« On parle déjà de nous envoyer aux tranchées. Quel drôle de repose alors qu'on nous avait promis 45 jours à l'arrière ! »

Samedi 19 mai 1917

« Nous partons lundi aux Bovettes. Le 49e bataillon de chasseurs manifeste très bruyamment devant le colonel Garçon : ils sont un peu pleins et rouspètent parce qu'on les fait remonter en ligne. »

Dimanche 27 mai 1917

« Nous attendons qu'on nous relève, avec une grande impatience, car nous sommes fourbus. Il y a encore des Sénégalais sur le terrain. On les panse [...] On en évacue le maximum, comme on peut. Quelques uns meurent ici. »

Source : *Les carnets de l'aspirant Laby. Médecin dans les tranchées*, Paris, Pluriel, 2001.

Exploiter un Journal de Marches et Opérations : dans les pas du 68^e Bataillon de Tirailleurs Sénégalais (16-18 avril 1917)

Ces documents, numérisés et accessibles en ligne sur *Mémoire des hommes*, paraissent a priori attractifs pour aborder une bataille comme celle du Chemin des Dames, en particulier lorsqu'ils retracent le parcours de combattants dont on parle plus qu'ils ne parlent. Rares sont les soldats coloniaux à avoir laissé un témoignage écrit. Particulièrement éprouvés lors de cette offensive du printemps 1917, leur cas est pourtant intéressant pour comprendre, au-delà de la dimension mondiale du conflit, la violence des affrontements.

Le Journal des Marches et Opérations est un type de source très cadré et codifié : rédigés jour après jour, il rapporte certaines informations qui doivent obligatoirement y figurer : l'effectif des troupes au moment de la mobilisation, les pertes, les lieux de stationnement, les étapes et les combats. L'écriture se veut donc strictement factuelle. Le JMO doit réglementairement mentionner l'heure du début et de la fin de l'attaque, mais il doit – je cite – « s'abstenir de commentaires ou d'appréciation sur l'origine et les causes de la campagne entreprise. [...] Les appréciations de personnes devront être scrupuleusement évitées. Les ordres reçus ne seront l'objet d'aucun commentaire. » (Instructions officielles) Il ne s'agit donc pas d'un témoignage individuel proprement dit. Second point qu'il convient de garder à l'esprit pour une mise en œuvre pédagogique, les récits sont entrecoupés de nombreuses abréviations et termes techniques qui échappent aux non spécialistes et nécessitent de les expliciter (comme ci-dessous).

La sélection d'extraits peut permettre aux élèves de marcher « dans les pas » des hommes du 68^e Bataillon de Tirailleurs sénégalais. Ils découvrent ainsi les conditions climatiques éprouvantes (froid, chutes de neige), la violence des bombardements avant et pendant la bataille, l'utilisation de l'aviation, les tirs de mitrailleuses ennemies, les pertes très lourdes subies dès les premières heures et la dimension compartimentée du terrain d'attaque. Le bataillon attaque en effet à l'ouest de la Caverne du Dragon qui sera l'enjeu d'une lutte acharnée et qui, sous les lignes françaises et allemandes, restera longtemps une bataille dans la bataille.

Le 15 avril au soir, vers 22 heures, toutes les unités (sauf la CM qui n'occupait pas ses emplacements qui à l'heure du matin) étaient placés sous la parallèle de départ et la tranchée de Tulle, après avoir surmonté de grosses difficultés de cheminement dans les boyaux de tranchées et bombardés par les tirs de l'artillerie ennemie.

Veille de l'attaque, les unités prennent place dans les premières lignes :

« parallèle de départ » : ligne de départ des assaillants.

« tranchée de Tulle » : les tranchées et les boyaux sont nommés pour s'y repérer plus facilement.

« boyaux » : couloirs de circulation d'une tranchée à l'autre

D'après le plan d'engagement du 16^e jour, la ligne de l'Ailette devait être atteinte sous le secteur d'attaque du Égument, en l'absence d'un seul élan,

L'avancée s'annonce rapide (« d'un seul élan »)

« Bon » : bataillon

« La ligne de l'Ailette » : pour tous les éléments topographiques, le passage par Google Earth (voir plus loin) s'avère utile.

Ultime préparatifs avant l'heure H : on note le mauvais temps.

« escaliers de franchissement » : destinés à faciliter la sortie de la ligne au moment de l'attaque.

« barrage d'artillerie » : tirs de l'artillerie française de manière à couvrir la sortie de l'infanterie.

La pluie tomba toute la nuit et les hommes enfoncés dans la boue jusqu'au genou, souffraient beaucoup du froid. Ils parvinrent néanmoins à établir les escaliers de franchissement et, à 8 heures la sortie s'effectua normalement derrière notre barrage d'artillerie.

notre barrage d'artillerie. Dès le départ quelques hommes tombèrent sous le feu des mitrailleurs et les pertes allaient en augmentant au fur et à mesure de la progression.

La colonne de droite, 2^e et en tête 1^{er} soutien, eut particulièrement à souffrir entre les tranchées de Weimar et de Winterberg, où elle fut presque anéantie par le feu des mitrailleurs. Ces deux unités avaient perdu tous leurs officiers avant d'atteindre la tranchée de Bonn.

Lourdes pertes éprouvées dans le no man's land, avant d'atteindre les tranchées ennemies, elles aussi baptisées (Weimar ou Bonn)

La colonne de gauche arriva, non sans de lourdes pertes, à la tranchée de Bonn.

Il faut signaler à ce moment le rôle de l'aviation au combat. Les avions allemands qui volent très bas, nous causèrent de fortes pertes sensibles, malgré les tirs des sections de mitrailleurs du 8^{em} arrivés sur la tranchée d'Essen.

Rôle de l'aviation au combat.

Malheureusement les pertes en personnel furent telles qu'il fut impossible d'assurer le service des postes (40 hommes tombèrent sur 70 des sections de combat plus 14 cas de gelure). Une grande partie du matériel fut détruite par le bombardement ennemi d'artillerie lourde dans la soirée du 17, notamment vers 17 heures.

Une défense difficile à organiser, en particulier dans l'artillerie de tranchées.

Les positions conquises sont intenablement pour des unités lourdement éprouvées (conditions météorologiques, bombardement ennemi,...) Les positions conquises du 6^{em} et du 69^{em} occupant le Chemin d'Essen et de Bonn se sont maintenues sur leurs positions toute la journée du 17 et la nuit du 17 au 18, malgré le froid, la pluie, la neige et un bombardement constant d'une exceptionnelle intensité. La plupart des postes ayant les pieds et les mains atteints de gelure, sont restés néanmoins vigilants à leur poste.

Les positions conquises sont intenablement pour des unités lourdement éprouvées (conditions météorologiques, bombardement ennemi,...)

Comme la plupart d'autre eux n'avaient plus la possibilité matérielle de nettoyer leurs armes en deuits d'une épaisse couche de boue se furent les Européens qui s'employèrent à la remise en état de l'armement.

Les soldats coloniaux sont encadrés par des Européens

18 avril : les rescapés du 68^e bataillon de tirailleurs sénégalais sont relevés avec deux unités qui ont perdu...

comme celle du 68^e Bⁿ plus des 2/3 de leur effectif.

Une autre mine d'information peut également être mobilisée pour la richesse des documents reproduits : *Les Armées de la Grande Guerre* est œuvre monumentale rédigée dans l'immédiat après guerre par le Service historique de l'armée créé spécialement pour accomplir cette tâche. Elle est présentée comme « l'histoire définitive de la Grande Guerre, établie d'après les journaux de marche des unités et la documentation la plus complète ». Numérisés et consultables sur *Gallica* et *Mémoire des hommes*, les 107 volumes mêlent récits, documents et cartes des opérations et offrent la possibilité de rechercher en plein texte. On y trouve ainsi deux rapports intéressants sur le sort des tirailleurs sénégalais. Le premier signale l'existence d'un point de résistance dans le dispositif ennemi qui s'avérera être la Caverne du Dragon. Le second fait état des pertes.

Des flots ennemis de mitrailleuses se tiennent encore à l'intérieur du terrain conquis, savoir :

Ferme la Creute : une communication souterraine semble traverser, du N. au S., le goulot d'Hurtebise et recèle des mitrailleuses qui tirent en arrière de nos troupes et dans la Vallée Foulon.

Pertes des 16, 17, 18 avril 1917.

NUMÉROS DES B ^T S.	OFFICIERS.			TROUPE.				TOTAL (OFFICIERS ET TROUPE).
	TUÉS.	BLESSÉS.	DISPARUS.	TUÉS.	BLESSÉS.	DISPARUS.	ÉVACUÉS.	
43 ^e	"	4	3	35	233	47	"	322
48 ^e	"	2	"	63	164	47	95	373
66 ^e	4	7	1	27	144	121	"	304
68 ^e	2	8	2	49	253	194	50	558
69 ^e	4	3	"	53	320	37	"	417
71 ^e	1	2	1	53	198	194	248	697
80 ^e	2	8	1	59	186	69	"	325
88 ^e	1	4	2	27	181	174	"	389
67 ^e	1	4	2	60	210	81	"	358
70 ^e	"	3	2	67	213	103	298	686
TOTAL GÉNÉRAL								4.429 ¹

¹ 4.429, auxquels il faut ajouter les pertes des 6^e et 63^e B. T. S., non retrouvées, et les évacuations, non mentionnées. Les pertes, pour les B. T. S., furent donc de l'ordre de 50 p. 100 (3 au 18 avril inclus).

Les renseignements pour évacuations ne figurent que pour les 48^e et 71^e B. T. S., incomplètement pour le 68^e.

Exploiter les albums du « Fond Valois »

Constitués par les opérateurs de la *Section photographique de l'Armée* envoyés à partir de 1915 sur les différents fronts, ces albums regroupent les clichés jugés « intéressants au point de vue historique (destructions, ruines...), au point de vue de la propagande par l'image à l'étranger, au point de vue des opérations militaires ». Conservés par la *Bibliothèque de Documentation internationale contemporaine* (BDIC), ils ont été numérisés et mis en ligne sur la plateforme numérique *L'Argonnaute*.

Classés de manière thématique ou par départements, les dizaines de milliers de photographies constituent une base iconographique d'une grande richesse librement téléchargeables et réutilisables. Les albums du département de l'Aisne donnent à voir, village par village, les destructions liées aux offensives. Le cas de Craonne est ici saisissant. A la veille de l'offensive du printemps 1917, des photographies montrent déjà quelques destructions. Quelques mois plus tard, le village n'existe plus.



Il pourrait également être intéressant de demander aux élèves d'associer à un témoignage des photographies pertinentes issues de ces albums en portant une attention particulière aux localités et aux descriptions.

On peut enfin utiliser ces fonds pour travailler sur la dimension industrielle de la guerre dans laquelle l'artillerie lourde joue un rôle déterminant. On distingue ainsi dans ces deux photographies prises à Beaurieux, à quelques kilomètres des premières lignes, plusieurs servants s'affairant autour d'une immense pièce d'artillerie. La taille des obus, le nombre d'hommes, la mise en place d'un chemin de fer pour transporter les obus sont autant d'éléments qui soulignent le gigantisme des armes utilisées en 1917. On note également l'effort de camouflage qui rappelle l'importance de l'invisibilité dans une guerre qui se déroule à distance.



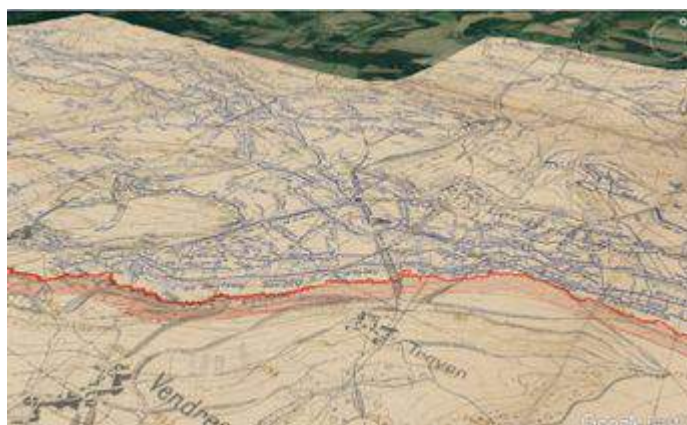
Source : Aisne, albums 027 et 032 (<http://argonnaute.u-paris10.fr/resource/a011403267974gSYVXr>)

Utiliser Google Earth pour étudier la bataille du Chemin des Dames

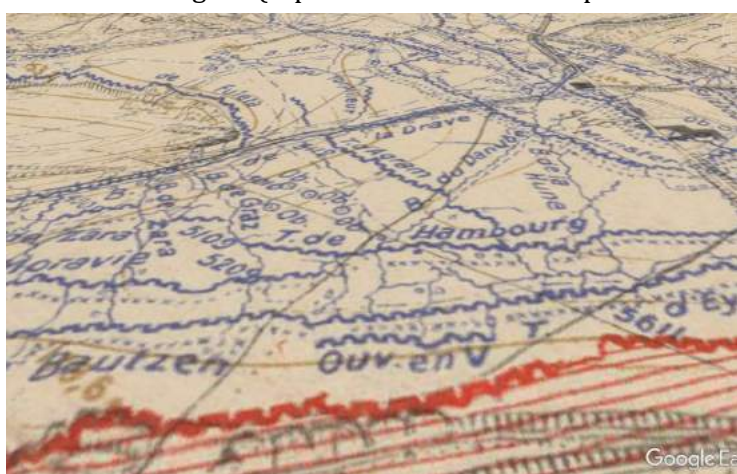


Cet outil bien connu des enseignants d'histoire-géographie permet en premier lieu de regrouper un ensemble de ressources en lignes et disposée sous forme de calque ou de repères.

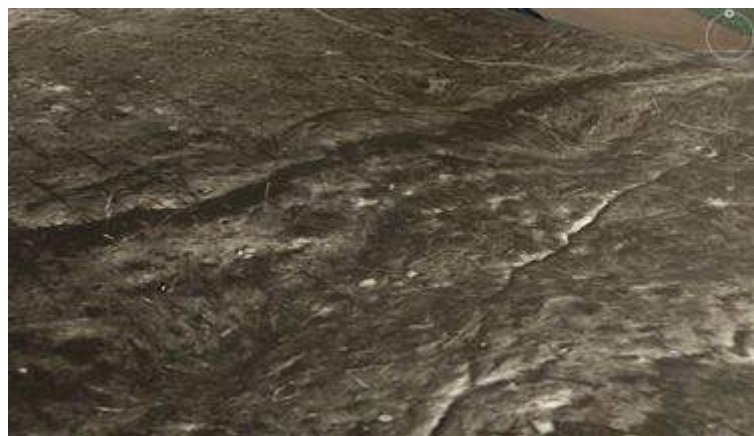
Une carte d'état-major présentant la situation en mars 1917, avant le déclenchement de l'offensive permet d'abord de travailler sur la forme spécifique des tranchées (en créneau, en sorte que la prise d'un élément de tranchée n'entraîne pas nécessairement la perte de l'ensemble de la ligne) et sur la profondeur du réseau de tranchées allemand, s'articulant autour de plusieurs positions. En ce sens, ce secteur est mieux à même de faire comprendre la guerre de positions que celui de Verdun qui, avant 1916, n'est pas aussi bien défendu et qui, à partir du déclenchement de la bataille par les Allemands en février 1916 est trop pilonné pour permettre la mise en place d'un tel réseau défensif.



Une telle carte montre également que les positions ennemies sont bien connues du haut commandement français. Les lignes, apparemment tracées avec précision, ont même été nommées pour que les troupes puissent s'y repérer («tranchée de Hambourg», «Boyou de Graz»,...). Le développement de l'aviation permet, grâce aux clichés pris en survolant les lignes de se faire une idée précise des défenses adverses. Ici, la photographie aérienne prise au-dessus de Cerny en Laonois le 29 janvier 1917 a permis de repérer, outre la forme précise des lignes, l'emplacement des réseaux de fil de fer en avant des lignes (représentées sur la carte par des croix).

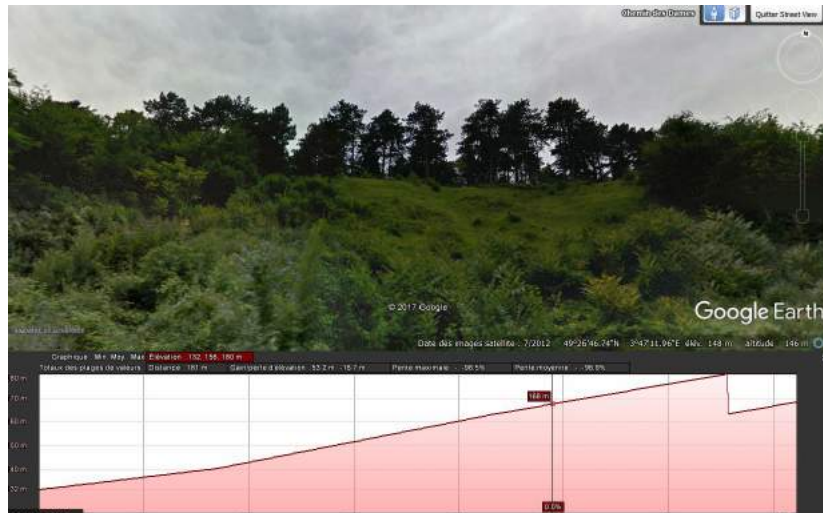


L'idée de superposer des photographies aériennes a d'abord été exploitée par le Conseil départemental de l'Aisne et permet de visualiser, sur les sites eux-mêmes, la violence des bombardements. La destruction du village de Pargny Fillain (cliché daté du 24 octobre 1917) ou du bois dans le ravin des Bovettes (22 septembre 1917) est ici spectaculaire.



La topographie révèle dans ce ravin des Bovettes que, si les villages ont – pour certains – été reconstruits sur des sols aplanis, les bois et les forêts conservent souvent les stigmates des violents bombardements qui ont déformé le terrain.

Elle apporte également un éclairage sur l'échec de l'attaque dans certaines parties du Chemin des Dames où les positions allemandes dominent les lignes françaises en contre-bas comme dans le cas de Craonne. Le recours à Street View ou le « profil de dénivelé » d'un trajet tracé par les élèves permet de visualiser mieux encore la difficulté particulière pour les troupes présentes à cet endroit précis en avril et mai 1917.



On peut également situer les récits des témoins retenus, retracer précisément le parcours du 68^e Bataillon de Tirailleurs sénégalais grâce à un ensemble de liens.



NB : Pour télécharger le fichier (format kmz) et avoir accès à l'ensemble des ressources proposées, rendez-vous sur le site académique du centenaire de la Première Guerre mondiale.

L'offensive du Chemin des Dames au prisme des arts

La sélection d'œuvres ci-dessous peut s'insérer dans une approche de la Première Guerre mondiale par l'histoire des arts. Cette dernière permet à la fois d'amorcer une réflexion sur les enjeux et les limites de la représentation de la guerre, d'enrichir la culture artistique des élèves en les confrontant à différents courants et évidemment d'acquérir des connaissances sur les expériences combattantes. Le cheminement proposé ici est subjectif. Chaque enseignant est libre de l'exploiter comme il l'entend.

François Flameng, *Prise du plateau de Californie, 5 mai 1917* [Craonne, 5 avril 1917, recouvert et rayé]



Cette œuvre paraît pour la première fois dans *L'Illustration*, célèbre journal illustré qui a longtemps eu recours aux dessins, même s'ils se font de plus en plus rares. La photographie semble en effet mieux à même, par son effet de réel, de fixer la bataille. Certains artistes continuent cependant à publier leurs dessins ou tableaux dans l'hebdomadaire mais leurs œuvres se sont faites au cours des mois de plus en plus sobres. Les charges irrésistibles à la baïonnette de 1914 ont laissé place à des scènes de vie quotidienne ou des paysages aux couleurs ternes.

Le cas de François Flameng reste toutefois intéressant. Le peintre a en effet pu s'appuyer sur des observations directes dans le cadre d'une mission. Le 8 novembre 1916, le GQG, le ministère de la guerre et le sous-secrétariat aux Beaux Arts décident d'autoriser quelques artistes soigneusement choisis à accéder à la zone des armées et de faciliter leurs déplacements. Leurs œuvres, exposées en octobre 1917 au musée du Luxembourg, montrent la difficulté à représenter la guerre. Les toiles présentent surtout des scènes vues dans l'arrière-front à l'instar de celle Maurice Denis, *une Soirée calme en première ligne* (a priori une scène vue à Baraisis dans l'Aisne en 1917) (1). Félix Vallotton, également peintre aux armées souligne les ravages provoqués par la guerre sur les paysages, mais compose des toiles vides d'homme. Les seuls soldats peints sont les *Soldats sénégalais au camp de Mailly*, c'est-à-dire au repos. (2)



1



2

Ces oeuvres soulignent ainsi le défi devant lequel se trouvent placés les peintres en Mission ou les artistes de manière générale : comment représenter une guerre qui échappe à tous les codes préexistants ? Comme l'écrit le critique Robert de la Sizeranne dans la *Revue des Deux Mondes* en 1918, le front n'est plus qu'une « terre nue et aride, bouleversée, retournée, émiettée, par le pilonnage des « marmites », couverte des débris de choses concassées, indiscernables, criblée d'entonnoirs, comme de fourmis géantes, un désert pétré où rien ne croît, rien ne bouge, rien ne vit. » Quant aux hommes, ils restent invisibles. Leurs gestes semblent bien peu guerriers : « l'observateur suspendu à son périscope [...] ; l'aviateur assis, au milieu de son fuselage ; l'officier d'état-major penché sur ses cartes ou sur son téléphone ; l'officier de liaison s'en allant sur une route balayée par le feu ; le sapeur qui coupe les fils de fer barbelé, en avant des colonnes d'assaut, jouent le rôle le plus nécessaire et courent les plus grands dangers ; mais ils ne diffèrent en rien, par leurs attitudes, de gens qui s'occupent paisiblement à des travaux ordinaires d'avant la guerre, et rien ne témoigne autour d'eux qu'il y ait bataille. »

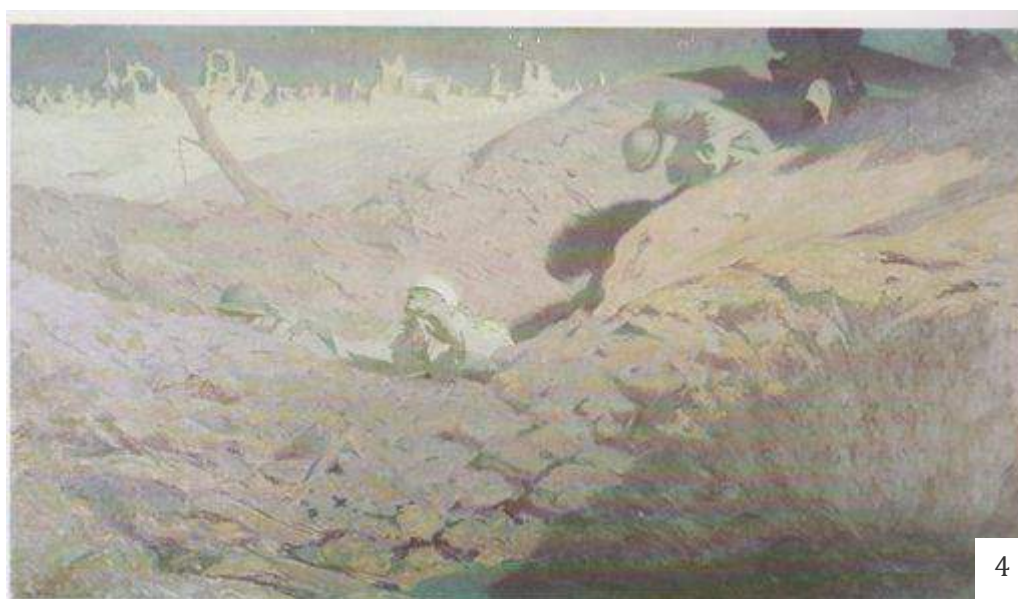
Les grandes offensives, comme celles du Chemin des Dames, permettent-elles de renouer avec l'épopée ? C'est ce que l'œuvre de Flameng tend à faire penser : même si les couleurs restent ternes, mêmes si de nouveaux éléments ont fait leur apparition dans le décor (plus de fumée, un terrain plus bouleversé, des réseaux de fils de fer), on retrouve une composition classique : l'uniforme a changé, la grenade a remplacé le sabre, mais le geste de l'officier exhortant ses hommes à le suivre est bien celui de la peinture de bataille ; les corps des morts au premier plan, comme dans les tableaux de peintres militaires, ne servent qu'à mettre en valeur l'exploit accompli par les vivants.

On mesure la différence de sens que revêt le tableau en isolant cette scène qui rappelle la toile du peintre britannique Nevinson, *Paths of Glory*, peint en 1917 (3). Exposé aux Leicester Galleries en mars 1918, celui-ci suscite immédiatement la condamnation des autorités militaires. Refusant qu'elle soit décrochée comme le demandent les autorités, Nevinson la recouvre d'un papier d'emballage avec la mention « censurée ». Le titre aux accents patriotiques, « Les Chemins de la Gloire » correspond assez peu au sujet et à son traitement : deux soldats britanniques (aisément identifiables à leur uniforme et leur casque) sont étendus face contre terre dans un réseau de fil de fer. Le soin apporté aux détails est d'autant plus inadmissible que la représentation de morts britanniques est théoriquement interdite.



3

D'autres oeuvres insistent sur des aspects plus sombres. La toile de Lucien Pouzargues, un habitué du Salon dans l'après-guerre, a probablement été réalisée dans un atelier, compte tenu de ses dimensions. Intitulée « Craonne (Aisne) » (4), elle montre des blessés acheminés, de nuit, vers les postes de secours plus en arrière. La toile relève ici du courant réaliste. On distingue nettement les ruines du village – métonymie de la violence du bombardement autant que le trou d'obus au premier plan ou l'arbre réduit en cendre au second – et la tranchée ou le boyau qui permettent de monter ou de descendre du front...



4

Le cas des artistes mobilisés est particulièrement intéressant. Deux d'entre eux, qui ont combattu au Chemin des Dames, méritent ici une attention particulière.

Luc-Albert Moreau, d'abord, sous-lieutenant au 369^e régiment d'infanterie est un collaborateur du journal de tranchées *Le Crapouillot* ne cache pas sa déception devant les représentations des peintres en mission aux armées, en particulier dans une lettre : « Nos chers peintres en mission aux armées se sont attaqués aux ruines et aux villages mutilés et c'est bien peu le « front », tout juste le témoignage d'une mentalité romantique. [...] La guerre fait plutôt penser à un film de cinéma où une infinité d'éléments et de spectacles viennent se juxtaposer pour créer une image. » (cité dans Philippe Dagen, *Le silence des peintres...*, p. 209) Ce dessin est donc un fragment de cette juxtaposition et s'ajoute aux autres dont le nom montre l'insistance sur les souffrances et les dangers : « Les Pieds gelés », « Noyés de gaz », « Attaque à Thiaumont », « Les Enlisés », « Danse des morts... ». Réalisé en octobre 1917, le dessin ci-contre [*Octobre 1917, attaque du Chemin des Dames*] montre un corps empalé sur un arbre brisé (5). On note le refus d'une vision d'ensemble, fidèle à la vue des hommes terrés dans les tranchées. La mort est ici grotesque et hideuse et ne fait l'objet d'aucune complaisance, à l'instar des œuvres d'Otto Dix.



5

Le second artiste sous l'uniforme a été blessé dès le début de l'offensive d'avril 1917. André Masson offre un traitement très différent de la bataille du Chemin des Dames, l'abstrait. « Le tank en flammes » dans le premier croquis permet d'évoquer l'utilisation peu convaincante de l'arme blindée vers Berry-au-Bac (6). Même fureur dans le mouvement dans la série *Massacres* (7), que ce témoignage permet d'éclairer :

« Blessé le deuxième jour de l'offensive désastreuse de 1917, en fin d'après-midi, je ne pus être transporté - telle était la coutume - que la nuit venue. Mes brancardiers, après avoir dépassé les lignes de repli, débouchaient dans la plaine quand se déclencha un tir de barrage. Ils s'enfuirent, s'abritèrent et me plantèrent là, dans la nuit innommée des champs de bataille, striée en tous sens par des fusées lumineuses vertes et rouges, zébrée par des sillages et les fulgurations des projectiles et des fusées, toute cette féerie étant orchestrée par les explosions des obus qui m'encerclaient littéralement, m'aspergeant de retombées de terre et d'éclats. Voir tout cela, face levée, le corps immobilisé dans une civière, au lieu d'être tête baissée comme dans les attaques, ou en boule, tel un chien, dans les entonnoirs, représentait une situation insolite et rare. L'effroi, le bris-nerfs premiers firent place à la résignation, puis, par un glissement du délire, ce fut comme une fête donnée à un gisant [...]. Si je donne quelque importance à cet épisode mineur d'un jeune soldat hors de combat, c'est pour confirmer la théorie de la tragédie faite pour les yeux, chère à Delacroix. c'est aussi parce qu'il y a beaucoup de trajectoires, de conflits dans mes tableaux. Et puis lorsqu'on peint - quel que soit le thème - en fin de compte, on ne peut peindre que soi-même. » (Cité dans le hors-série du *Monde* en octobre-novembre 2008, « 14-18. Les traces d'une guerre »)



6



7

Ces quelques œuvres choisies parmi les rares qui abordent cette bataille offrent une grande variété de courants artistiques et permettent, mises en relation avec des extraits choisis d'aborder les expériences combattantes. Le tableau de Pouzargues peut par exemple être éclairé par cet extrait du témoignage du brancardier Xavier Chaïla, le 16 avril 1917 : « Il y eut plusieurs blessés que nous ramassâmes pour les porter en arrière, ce qui n'était pas une mince affaire, devant circuler dans des boyaux obstrués. Néanmoins, nous arrivâmes à un poste de secours de brancardiers divisionnaires qui refusèrent de recevoir nos blessés parce qu'on n'était pas de leur division. »

Une troisième catégorie d'artistes peut ici être mentionnée et donner lieu à une exploitation pédagogique : ceux qui, n'ayant pas connu la guerre, ont tenté de la représenter. On pense ici à la « Constellation de la douleur », une installation de neuf sculptures immenses dressées à proximité du musée de la Caverne du Dragon, comme un hommage aux tirailleurs sénégalais qui ont participé à la bataille du Chemin des Dames (voir ci-dessus le cas du 68^e BTS). Les deux planches consacrées par Tardi à l'offensive du 16 avril à l'occasion du 90^e anniversaire de la bataille peuvent également être utilisées : on retrouve le champ de bataille désolé, l'hécatombe provoquée par les armes modernes dans les rangs français, les souffrances des soldats coloniaux et la colère devant un haut commandement insensible aux pertes.



Autre support qui relève du témoignage collectif tout en revêtant une dimension artistique, l'incontournable *Chanson de Craonne*, dont l'étude s'avère extrêmement riche.

Si cette chanson reste associée à la bataille du Chemin des Dames, elle ne date pas de 1917. La musique de valse triste a été composée par Charles Adhémar Sablon en 1911 pour un titre sans rapport aucun avec la guerre : *Bonsoir m'amour*. On ignore quel combattant a le premier repris cet air populaire pour y associer d'autres paroles, mais on note qu'il s'est inspiré du troisième refrain de la chanson originale :

« Adieu m'amour, adieu ma fleur
 Adieu toute mon âme
 Oh ! toi qui fis mon bonheur
 Par ta beauté de femme.
 Du souvenir de nos amours
 L'âme est toute ravie
 Quand on a su toute sa vie
 S'adorer toujours. »



© La Lettre du Chemin des Dames, n° 18, printemps 2010.

S'il a repris l'air et l'amorce du refrain, l'auteur anonyme a d'abord associé la chanson au secteur de Notre-Dame de Lorette, en Artois, lieu de violents combats au début de l'année 1915. « C'est à Lorette, sur le plateau / qu'on va laisser notre peau » se diffuse ainsi au sein de l'armée et plusieurs versions semblent avoir coexisté. Les paroles s'adaptent en effet à chaque offensive. Une lettre écrite le 15 février 1917 par un soldat du 114^e régiment d'infanterie, interceptée par le Contrôle postal, montre cette évolution. L'auteur, Jules Duchesne, transmet à sa femme une version reprenant la *Chanson de Lorette* :

« Nous voilà parti avec sac au dos
On peut dire adieu au repos
Car pour nous la vie est dure
C'est terrible je vous l'assure
A Lorette là haut on va nous descendre
Sans même pouvoir se défendre
Car si nous avons
De très bons canons
Les boches répondent de leur son
Forcé de se terrer
Là dans la tranchée
Attendant l'obus qui viendra nous tuer. »

Mais après avoir chanté Lorette dans le couplet, le combattant, Jules Duchesne, écrit dans le refrain : « *C'est en Champagne, sur le plateau...* », faisant alors référence à un autre secteur dans lequel ont été lancées deux offensives, l'une au printemps, l'autre à l'automne 1915.

Une autre version semble avoir également existé à Verdun en 1916 :

« Quand on est au créneau,
Ce n'est pas un fricot
D'être à quatre mètres des Pruscaux.
En ce moment la pluie fait rage,
Si l'on se montre c'est un carnage.
Tous nos officiers sont dans leurs abris
En train de faire des chichis.
Et ils se foutent pas mal si en avant d'eux
Il y a de pauvres malheureux,
Tous ces messieurs-là encaissent le pognon
Et nous pauvres trouffions
Nous n'avons que cinq ronds.

Refrain

Adieu la vie, adieu l'amour,
Adieu toutes les femmes
C'est pas fini, c'est pour toujours
De cette guerre infâme
C'est à Verdun, au fort de Vaux,
Qu'on a risqué sa peau
Nous étions tous condamnés
Nous étions sacrifiés. »

Ces différentes versions permettent d'aborder en classe les conditions de vie des combattants (les relèves éprouvantes, les souffrances endurées aux tranchées sous « la pluie » ou les obus,...), la diversité des expériences combattantes (la différence entre officiers et soldats) et l'étendue de la ligne de front (de Lorette à Vaux en passant par la Champagne et Craonne). Elle permet également de dissocier la lassitude des combattants de l'offensive du Chemin des Dames en rappelant l'existence, tout au long du conflit, de multiples formes de craquements, de contournements et de refus (voir *Entre les lignes* n°11). Le soldat Jules Duchesne retranscrit en effet un dernier couplet où se lit la lassitude et la révolte :

« C'est malheureux de voir
Sur les grands boulevards
Tant de gros qui font la foire
Si pour eux la vie est rose
Pour nous c'est pas la même chose.
Au lieu d'se cacher
Tous ces embusqués
Feraient bien mieux de monter aux tranchées
Pour défendre leurs biens
Car nous avons rien
Nous autres pauvres purotins.

Tous nos compagnons sont étendus là
Pour défendre les biens de ces richards-là.

Refrain

Ceux qu'ont l'pognon
Ceux-là r'viendront
Car c'est pour eux que l'on crève.
Mais c'est fini car les trouffions
Vont tous se mettre en grève.
C'est à votre tour Messieurs les gros
De monter sur le plateau. »

Si les premières versions de la Chanson de Craonne étaient jusqu'alors datées de l'été 1917, un article publié dans *La Lettre du Chemin des Dames* au printemps 2010 relève une première version datée du 10 avril 1917, soit quatre jours avant le lancement de l'offensive, dans le carnet de guerre du soldat François Court, tué le 7 août 1917 en Belgique.

La Chanson de Craonne

Quand au bout de huit jours le repos terminé
Nous allons reprendre les tranchées
Notre place si utile
Car sans cela, l'on prend la pile,
C'est bien fini, on en a assez
Personne ne veut plus marcher
Et le coeur bien gros, presque dans un sanglot
L'on dit adieu aux civelots
Même sans tambour, même sans trompette
On s'en va là haut en baissant la tête

Refrain

Adieu la vie, adieu l'amour,
Adieu toutes les femmes
C'est pas fini, c'est pour toujours
De cette guerre infâme.
C'est à Craonne, sur le plateau
Qu'on va laisser notre peau
Car nous sommes tous condamnés
Nous sommes les sacrifiés.

Huit jours de tranchées, huit jours de souffrances
Pourtant on a l'espérance
Que ce soir viendra la relève
Que nous attendons sans trêve
Quand avec la nuit dans l'profond silence
On voit quelqu'un qui s'avance
C'est un officier de chasseurs à pied
Qui vient pour nous relever
Doucement dans l'ombre
Sous la pluie qui tombe
Nos petits chasseurs
Viennent chercher leurs tombes

(Refrain)

C'est malheureux de voir sur les grands
boulevards
Tant de bourgeois qui font la foire
Si pour eux la vie est rose
Pour nous ce n'est pas la même chose
Au lieu de se cacher, tous ces embusqués
Feraient mieux de monter aux tranchées
Pour défendre leur bien car nous n'avons rien
Nous autres pauvres purotins
Tous nos compagnons sont étendus là
Pour défendre le bien, de ces Messieurs là.

Dernier refrain

Ceux qu'on le pognon, ceux là reviendrons
Car c'est pour eux qu'on crève
C'est bien fini car les trouffions
Vont tous se mettre en grève
C'est à votre tour messieurs les Gros
De monter, sur le plateau
Vous avez voulu la guerre
Payez là, de votre peau. »

Source : Guy MARIVAL, « La Chanson de Craonne. De la chanson palimpseste à la chanson manifeste », in Nicolas OFFENSTADT (dir.), *Le Chemin des Dames...* (voir bibliographie)

Pour aller plus loin...

Sitographie :

- [La lettre du Chemin des Dames](#)
- [Le Mémorial virtuel du Chemin des Dames \(Conseil départemental de l'Aisne\)](#)
- [Le musée de la Caverne du Dragon](#)
- [Le récit de la bataille et de la mémoire sur le Chemin des Dames par Noël Genteur, maire de Craonne](#)
- [Le site dédié au centenaire de la bataille](#)

Bibliographie indicative sur la bataille du Chemin des Dames et les mutineries de 1917 :

- OFFENSTADT Nicolas (dir.), *Le Chemin des Dames. De l'événement à la mémoire*, Paris, Stock, 2004
- LOEZ André, *14-18. Les refus de la guerre. Une histoire des mutins*, Paris, Gallimard-Folio Histoire, 2010.
- LOEZ André et MARIOT Nicolas (dir.), *Obéir/désobéir. Les mutineries de 1917 en perspective*, Paris, La Découverte, 2008.



Pour en savoir plus :

<http://www.ac-toulouse.fr/centenaire>

Contacts

M. **ICHER François**, IA-IPR d'histoire-géographie, référent académique du centenaire de la guerre 1914-1918 (Francois.Icher@ac-toulouse.fr)

M. **MARTY Cédric**, professeur d'histoire-géographie et chargé de mission académique pour le centenaire de la guerre de 1914-1918 (Cedric.Marty1@ac-toulouse.fr)

M. **PAPPOLA Fabrice**, professeur d'histoire-géographie et chargé de mission départemental (31) pour le centenaire de la guerre de 1914-1918 (Fabrice.Pappola@ac-toulouse.fr)